

POCKET "Nouvelles voix"

PARTAGEZ NOS DÉCOUVERTES!

Christine ANGOT

Sujet Angot

Interview

Les autres

Marc BONNET

Sexes

Christophe DONNER

Quand je suis devenu fou

Marc DUGAIN

La chambre des officiers

Jean-François KERVÉAN

La folie du moment

Sylvia FOL

Vu de dos

Jean-Marie GOURIO

Chut!

Elisabeth HENNEBERT

Amer

Stéphanie JANICOT

Des profondeurs...

Yasmina KHADRA

Les agneaux du Seigneur

Linda LÊ

Voix

Richard MORGIÈVE

Un petit homme de dos

Jean-Pierre OTTE

Petite tribu de femmes

Vincent de SWARTE

Pharricide

CHRISTINE ANGOT

SUJET ANGOT

FAYARD

À ma belle Léonore.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Arthème Fayard, 1998.

ISBN 2-266-09405-X

Fais bien attention à ton corps et à ta santé Christine. Ne crois personne, jamais, même si on te dit « je n'ai jamais..., j'ai toujours... » Et puis j'espère que tu sais que les maladies sont transmissibles non seulement lors de l'éjaculation mais par la simple pénétration. Pardon d'être aussi cru, mais je voulais te dire ça depuis longtemps. Bon, je vais essayer de me rendormir un peu.

Je voulais te dire aussi : je ne peux plus te lire. Je n'en peux plus du sujet Angot. C'est devenu une souffrance.

Je cherche un mot. Je suis... Comment dire ? Je suis... inférieur, physiquement, par toi.

Les mecs, dont tu parles, dont je suis jaloux, les trucs sexuels, qui me font mal. Et Marie m'énerve. On dirait qu'elle a toujours été là,

qu'elle a toujours su. Tout ce qu'elle dit est prétentieux, artificiellement gonflé, *fake* on dirait en anglais. Qui se fait son cinéma.

Tu m'infériorises. Tu ne me fais pas de bien. Il faut passer à autre chose. Voilà ce que je voulais te dire.

La première fois que je t'ai vue, tu ressemblais à un petit écureuil, c'est vrai. Quand tu es arrivée chez moi. Que je t'ai vue ton sac de piscine à la main. Tes cheveux collés et pas coiffés, un petit écureuil tout juste né. Tout à fait un écureuil, avec tes petits gestes, pour saisir, les objets, la nourriture. Tu avais un pantalon rouge et un pull marron. Je ne l'oublierai jamais bien sûr. C'était super. On avait passé une après-midi extraordinaire. On avait parlé, parlé, parlé.

Je n'en peux plus du sujet Angot, je ne peux plus, Christine, te lire. C'est devenu une souffrance, comme je te disais. Si je peux t'aider, je le ferai toujours. Bien sûr. Bien sûr.

Ce que tu écris en ce moment, ça ne va pas. Pardon. Mais les trucs sexuels dont tu parles, les mecs, ce n'est pas toi ça.

Tu n'y es pas. Tu n'y es pas assez. C'est intellectuel, artificiel, en ce moment ce que tu fais, excuse-moi. Et surtout : tu n'y es pas assez. Il

faut que tu y sois. Toi. Toi, Christine. Toi, Christine Angot, toi. Il faut que tu y sois, toi. Pas seulement un ramassis de ce que les autres peuvent penser de toi. Que tu as pris en note au café, au téléphone. Ça, ça ne fera jamais un livre de toi. Ce qu'on peut penser ou dire de toi. Il faut que tu y sois, toi. Tu ne peux pas te contenter de ça, prendre des notes, autour de toi. Au téléphone, avec l'autre main sur un papier. Je le sais, tu fais ça. Tu infériorises, quand tu fais ça. En plus, tu fais un mauvais livre. Car tu n'y es pas, toi. Ce qu'on veut, nous, ton style. Unique. Pas seulement un portrait en creux. Il faut que tu y sois. Les trucs avec les mecs, tout ça, ce n'est pas toi. Leurs lettres et leurs coups de fil, les coups de fil de Marie, que tu réutilises, on s'en tape. Ce n'est pas intéressant, on s'en fout. Ce qu'on veut, nous, c'est ton style unique. Et toi ce que tu as à dire, unique aussi. Toi. Qui tu es. Toi. Toi qui es unique. Je pourrais en parler des heures, moi.

Je passe mon temps à ça. Penser à toi. Depuis vingt ans. Encore plus en ce moment. Je m'endors vers onze heures-minuit, je me réveille avec toi en tête. Vers cinq-six heures, en sursaut. Je me réveille et je me lève, tous les

matins, tous les matins. Je peux t'en parler moi si tu veux du sujet Angot, je le connais bien.

Jamais personne ne m'a autant bouleversé. Que toi. C'était la première fois. Ça continue, même vingt ans après, même séparés. Je ne peux plus approcher ton corps, d'accord, il a été avec d'autres, d'accord. Cela a mis un mur, c'est vrai. Les trucs sexuels avec d'autres, surtout. Ont mis un mur. D'accord. Comme c'est maintenant, écrit, ça confirme encore plus. Tu l'as écrit. Il y a une fixité. La partie autobiographique, fantasmée, se mélange et se fixe. Il n'y a pas de confession avec toi, jamais, pas de partage, jamais, pas de dépôt de rien avec toi. Jamais. Tu ne te confies pas. Jamais : tu mets en garde. Voilà, c'est tout. L'écrit l'emporte sur l'expérience. C'est comme ça que le mur a commencé de s'élever et tu continues.

Le vrai, le faux se mélangent, se fixent d'une certaine façon, l'auteur et toi se mélangent et tu continues. Je ne peux plus te lire. Je ne peux plus jouir. Parce que ton corps a été avec d'autres et voilà. Moi aussi mais moi je t'aime, et j'aurais voulu recommencer. J'ai du désir pour toi. Quand je commence à me caresser, ton image s'intercale, je suis obligé de m'arrêter.

Je t'aime, oh ! je t'aime. Si, Christine. Ça, ça ne partira jamais. J'y suis condamné.

La rencontre avec toi, pour tout le monde. Mais... Ma rencontre avec toi. Je préfère parler de moi. Les autres, j'arrête d'en parler, je n'en sais rien, qu'est-ce que j'en sais après tout ? Ma rencontre avec toi n'a aucun rapport avec les autres histoires. Elle est unique la rencontre avec toi. Pour tout le monde, ton père et d'autres. Je le vois bien. Soit ils s'accrochent. Soit ils s'en vont. Ou alors ils s'accrochent et puis s'en vont. On va vivre chacun, tous, de notre côté, nos choses irréalisables, voilà.

Voilà comment ça se passe avec toi. Voilà. Je m'endors et je me réveille, avec toi en tête. Même si je ne peux plus approcher ton corps, de la même façon qu'avant, même dans ma tête. De temps en temps j'aimerais bien jouir mais jamais je ne peux. La pensée de toi s'intercale. Pas comme une castratrice. Non. Ce n'est pas si simple. Pas du tout, tu ne me dis pas « ne jouis pas », tu ne me dis pas « arrête ». Non. Tu es ma libératrice. Tu me changes, me transformes, me remplis. Tu me fais vivre un amour extraordinaire. Me fais me foutre de tous les autres. Dans le réel ou dans le fantasme. Je n'ai de vraie pensée, émotion, que pour toi. C'est devenu une souffrance, mais si je peux t'aider, comme je te

le disais, je le ferai toujours. Le sujet Angot, je peux t'en donner toutes les phases, toutes les facettes. Même si ça tue des choses. J'ai l'habitude. Depuis le début que je vis avec toi, j'ai des choses qui sont tuées, régulièrement, par ce que je lis de toi. La première fois que tu as écrit, c'était quand même « je mouille » et ce n'était pas pour moi. Ça tue. Ce sont des morts dont je me fous. Ça confirme qu'on ne pourra plus vivre ensemble. Avoir de rapports physiques. Que ça peut être bien avec d'autres. Je m'en fous de cette confirmation. Ça me fait mal sur le coup. De vérifier à quel point c'est important pour toi. De voir où on en est, nous, sur ce plan-là. Ça me fait mal mais ça aide, à passer à autre chose. Ce sont des morts dont je me fous, oui c'est vrai. Et si je peux t'aider, je ne demande qu'à y contribuer. Je le répète. Le sujet Angot, tu sais, je peux en parler des heures. J'y pense toute la nuit et toute la journée, alors je peux en parler des heures. Si ça peut t'aider. Pour une fois, comme ça, au moins, je parlerai de choses qui t'intéressent. Les différentes phases, les différents aspects. Tu ne peux pas t'imaginer. Mais tes coups de queue, tes coups de fil, pas tout ça. Ce n'est pas ton style. On ne peut pas te réduire à ça. Je n'y crois pas. Ou alors : je ne suis plus ton lecteur. Peut-

être. Je ne peux plus. Mais je ne crois pas, ce n'est pas ça. Je lis et je me dis : de quoi elle me parle là ? De quoi tu me parles là ? De quoi parle-t-on ? Moi, je te parle de toi, moi. Quand on lit un livre de toi, c'est ce qu'on veut, toi. Je pense à toi, moi. Je pense trop souvent à toi. Je te parle de toi. Mais de quoi tu me parles, toi ? De quoi me parles-tu ? Tes coups de queue, tes coups de fil, moi je te parle de toi. Qui es unique, toi. Si seulement ça pouvait t'aider. Ce que je te dis là. Je ne demande que ça. C'est la seule façon maintenant qu'on a de se toucher.

Le 29 avril, je sais, celui qui est parti, c'est moi. J'avais besoin de prendre du recul. C'est vrai, c'est moi, c'est vrai. De faire le point. Pas pour cette fille. Elle m'avait touché, c'est vrai. Sans être une beauté. Les attirances comment s'y fier, en plein milieu d'une psychanalyse ? C'était plus honnête d'arrêter. Il ne s'est rien passé. Même pas un baiser. Je lui ai pris la main une fois, et une fois je l'ai serrée dans mes bras. C'est tout. Mon envie de faire le point et de partir, c'était aussi par rapport à ton corps.

Parce que, après dix-sept ans d'une part, pas seulement ça, dans cette période avec tes questions sur ton corps (je ne suis pas bien, je me trouve moche) j'avais besoin de nouveau de

ressentir. Besoin d'un regard neuf. Sur ton corps. Ne plus savoir. Je savais que tu me plaisais. Ça manquait d'évidence. Qui je suis ? Avec qui je suis ? Qu'est-ce que je fais avec elle ? Février, mars, avril. C'est venu progressivement. J'ai commencé à me dire à moi-même : il faudrait que je prenne du recul.

Je ne veux pas expliquer. Je veux : mettre debout, avancer, explorer. Avec une direction : vers toi. Ton caractère, ton visage, ton écriture, ton corps. En profondeur, et pas « tu es belle, de toute façon, tu le sais, tout le monde le dit ». De quoi tu parles, là ? Hein ? C'est ton style ça ? Tu crois que ça fait un livre de toi ? Non. Ce n'est pas toi. Ou : « tu aimes que je te conduise en voiture dans Paris ? C'est vrai, tu me trouves rassurante ? » Ensuite : « Je te retrouve demain à Montpellier. Et puis dors bien surtout, repose-toi bien. Tu vas voir, ça va être bien, tu vas retrouver ta maison. » Où on est là ? De quoi tu me parles là ? De quoi parle-t-on ? Tu n'y es pas. Ton visage, ton caractère, ton écriture, ton corps. Ta personnalité.

Ne plus savoir. Ça manquait d'évidence. Peut-être que je ne t'aimais plus. C'était une raison, une vraie. Est-ce que je serais mieux tout seul ? Avec une autre ? Le plan sexuel mieux

réalisé ? La raison principale : trouver mes contours propres.

Après, uniquement avec la deuxième, je me suis dit : la jeunesse n'est pas tout.

Qu'est-ce que je fais là ? Je suis moins bien qu'avec Christine, j'ai commencé à me dire. Je ne parle pas de moments au lit ou... Mais tout confondu. Je suis moins bien qu'avec Christine. Les moments de tension ou de discussion, même ceux-là sont riches avec toi. Même les plus mauvais sont toujours excitants.

Donc, c'est ça. Au début, à un moment donné, je me dis : je suis moins bien. Je m'ennuie, mais surtout... comment dit-on en français ? *Longing*, l'envie d'être avec... toi. Ce qui m'amenait à préférer partir, me retrouver seul chez moi, à attendre un éventuel coup de fil de toi.

C'est raté, c'est un ratage, c'est un échec. Je sais, l'impulsion c'est moi, etc. C'est une claque, une gifle que je reçois. Je subis. Maintenant jusqu'à la fin ce sera comme ça, il n'y a plus qu'à attendre. Un éventuel coup de fil de toi, qu'avec le temps la douleur s'estompe. Éviter certaines chansons, Brel, Ferré. Lire quand j'y arrive. Si je ne peux plus te lire, c'est horrible. Tu comprends ?

« Elles te vont bien ces chaussures, tu me

branches encore plus avec. – La robe, j'aurais dû la prendre. – Elle t'allait bien. Tu leur téléphones lundi, tu la fais réserver. – Tu trouves qu'elle m'allait vraiment bien? – Ah! oui, vraiment. – Elle ne faisait pas trop "robe"? – Elle faisait, "j'ai mis ça ce matin, j'ai à peine fini de la tricoter". » Vous deviez rire. Dans la rue. À Paris, à Toulouse, je ne sais pas où ça s'est passé, peut-être même à Montpellier. Peut-être tu as failli me croiser, peut-être même tu m'as vu, peut-être même tu m'as évité.

Là, ce soir, je suis bien. Je lis un bouquin qui m'intéresse. Un rapport médical sur l'onanisme, écrit au XIX^e siècle par un médecin. Je lis énormément en ce moment. « On ne la débarrasse de son gilet de force que pendant les repas. Pendant ces courts instants, elle n'a qu'une seule et unique pensée, porter ses mains à ses parties, y introduire sa fourchette ou le manche de son couteau. » J'en remettais toujours la lecture à plus tard, là, j'en ai eu envie. Ce que j'ai lu a fait écho. Je t'en cite des passages. Dont je pense, tu pourrais te servir, non? C'est le genre de truc qui pourrait te provoquer des déclics. Je t'en cite des passages, tu veux bien?

« On la prend en flagrant délit, on lui arrache la fourchette des mains. Elle éclate en sanglots,

elle se lève de table, hurle de toutes ses forces : je veux le faire, pitié, laissez-moi. L'état de X... s'aggravait progressivement, on a dû, pour éviter le scandale, l'installer dans un chalet, au milieu du jardin, loin, à la campagne. »

Cela dit, il faudra surtout que tu y sois, toi. Le sujet Angot c'est toi. Ne l'oublie pas. Les défauts sont des qualités, même l'orgueil. Au Moyen Âge on le représente sous la forme d'une femme chevauchant un lion. Puis cela évolue. L'orgueil se lit dans des portraits de princes ou de bourgeois. Dans leurs regards ou sur leurs traits. Et aussi, l'autoportrait des peintres. Toisant du haut de leur génie supposé le spectateur impressionné. L'époque moderne débutait. « Les fesses, tu as de jolies fesses, de jolies rides au coin des yeux, j'adore quand tu souris. » *L'Autoportrait en Neptune* de Van Dongen par exemple, exprime une forme médiocre d'orgueil, composée de vanité et de connerie.

Tu n'es pas patiente. Tu ne fais pas d'effort. Tu ne te forces pas. Tu n'as pas d'égards. Là où tu es forte : tes défauts sont des qualités. Avec Léonore par exemple. Tu n'es pas patiente. Tu ne fais pas d'effort. Tu ne te forces pas. Tu n'as pas d'égards. Au sens : le comportement qu'on attend d'une mère avec son enfant. Elle peut

vite t'énerver. T'encombrer même. Tu ne cherches pas à avoir avec elle des activités, tu ne vas pas jouer avec elle. Ça t'arrive. Mais bon. Mais alors : tu l'aimes. À la folie. Je pense. Au sens propre. Tu n'es pas mesurée avec elle. Tu es extrême. Tu la fais rire. J'adore comme tu es avec elle, ça m'émeut. Tu es sa maman (je pleure là). Jamais je ne pourrai dire « elle est chez sa mère ce week-end ». Jamais ce ne sera possible. Tu es violente avec elle même dans ton amour. Tu la surprends, elle te connaît pourtant très très bien. Elle sait très bien ce qu'elle peut attendre de toi. Et ce qu'elle ne peut pas attendre, ça lui va très bien. Tu es sa maman et elle t'aime.

Ce qu'elle ne peut pas attendre de toi. La poterie, l'argile, les plantations, même un dessin, ou alors comme ça une fois, les promenades à vélo, être avec des copines et des mères de copines, les pique-niques à l'école. Ça lui va très bien. Elle l'a avec d'autres. Ce que tu lui apportes est unique, elle le sait. La liberté. Tu lui apprends la liberté. Elle sait, que grâce à toi, elle n'a pas la même éducation que les autres. « J'adore maman quand elle dit... » Tu la fais rire, tu la surprends. « Moi, je peux faire ça, hein?... » « On ne me dit pas... »

J'ai rencontré Mayen dans la salle du courrier. Il avait l'air gêné. Tu as dû adorer, s'il s'est vraiment mis à genoux, à tes pieds, ou assis en disant « et moi, vous croyez que je n'y pense pas ? » Dans la salle du courrier, il avait l'air embarrassé en tout cas, « qu'est-ce qu'il faut que je dise, là ? Faut-il que je serre la main ? Que je dise à Claude que je l'aime bien ? »

Qu'est-ce que j'ai à te dire ? Rien, rien, rien. Sinon, la douleur, la perte, l'irréparable. Dans ta bouche, les mots les plus durs ? Fini.

Sans appel, définitif, tout petit. Les films, les livres, les autres fois où on l'a rencontré. J'ai lutté contre mes parents, moi-même, toi, passé mon agrég, ma thèse, j'ai fait Léonore avec toi, je t'ai quittée pour mieux te retrouver, dans une nouvelle phase, que je voyais ensemble. Tu m'as dit « il y a eu trop de lutte. » La mienne continue dans la solitude, je déteste cette vie. Est-ce ma vie ? Il y a Léonore, ce n'est pas fini. Éviter certaines chansons, Brel, Ferré, en général, la musique. Je lis. Dans *La Confession d'un enfant du siècle*, le héros est victime d'une histoire d'amour. Je relève cette phrase « Est-ce votre première maîtresse ? » me dit-il. Non ! lui dis-je c'est la dernière. » J'ai pleuré la nuit entière. Ça ne m'empêchera pas de vivre. Comme tout le

monde. La peur. On y est habitué. Ça ne m'a pas empêché de te rencontrer. De t'aimer. J'aurais tant voulu vivre avec toi et mourir. Mon petit écureuil. Tu m'as plu dès la première fois que je t'ai vue, tu sais, tu le sais. Tu m'as plu. Ton petit côté sage, d'étudiante en droit. Tellement différente de toutes les filles que je connaissais à l'époque, cool dans leur façon de parler et de s'habiller.

Je sais très profondément que c'est ça que j'ai aimé chez toi. Ce côté sage, l'allure, les études de droit, les vêtements, sans excentricités, pas d'alcool, pas d'argot, pas de défonce, pas rock (mais qui aime le rock). Et ça suffit.

Ne pas être rock mais aimer le rock ça suffit. C'est ça être rock. Tu es la personne la plus rock que j'aie connue, comparée même à pas mal d'artistes que j'ai vus en concert. Ce côté sage, et en même temps liberté absolue. Tu es la personne la plus libre que je connaisse. Pas forcément en actes, ça m'est égal. Libre c'est ce qui se dégage de toi. Tu es libre et tu rends libre.

Je me demande si c'est le mec de Toulouse ou Mayen : « Est-ce que je peux toucher ? » C'est qui ? « Je ne peux pas toucher, hein ? Si. Oui. Bien sûr. » C'est Mayen je pense. C'est Mayen non ? J'avais un message de sa part, d'une étudiante, sur le répondeur.

J'ai passé ma vie, depuis vingt ans maintenant, à penser que tu es unique, contre l'avis de tout le monde. L'avis de mes parents, le tien. Même ta mère. Maintenant tout le monde me le dit. Que tu es unique. Tout le monde en convient. Ta mère, Fannette, Valérie. Les journalistes. Comme dit Frédéric « maintenant c'est facile ».

Je suis là pour t'aider, je ne l'oublie pas. Deux choses, la première : dans le manuscrit que tu m'as donné hier, tu n'y es pas assez. Je te le répète. Je te rappelle l'histoire de la peinture, notamment au xv^e siècle. L'époque moderne débutait. Reléguait au second plan le symbole. La gravité du péché d'orgueil n'était plus évidente. La littérature le qualifiait d'insolent (dans le *Tartuffe* de Molière), ou de sublime (dans *La Marseillaise* de Rouget de Lisle). L'orgueil oscille entre le défaut et la qualité. Je sais que tu n'aimes pas les théories, tu n'aimes pas le débat. Je n'insisterai pas. De temps en temps ça sert. Tu peux en tirer parti, j'en suis sûr. Deuxièmement : si ça t'ennuie, saute. Je viens de me lever pour aller chercher un livre, j'ai regardé Léonore dormir en passant : à couper le souffle. Pendant que la bonne l'habille, X... met brusquement ses doigts dans son

ventre. De ça aussi tu peux tirer parti. J'en suis sûr.

« La seule chose qui m'aurait vraiment plu à Toulouse, ç'aurait été la piscine », quand tu dis que tu avais pris ton maillot de bain à tout hasard, tu penses intéresser qui ? Cette maison, « trop grand pour lui. La garder ? Quatre cent cinquante mètres carrés. Les enfants décideront. Racheter autre chose au centre-ville ? » De quoi tu parles là ? De quoi parle-t-on ? Parle de toi. De quoi m'as-tu parlé ? Tu veux faire un autoportrait, sans y être. En creux. Pour t'épargner en fait. Un autoportrait, et tu n'y es pas. C'est quand même un comble. De quoi parle-t-on ? De toi, non ? Alors vas-y. Ne détourne pas. Parle de toi. Franchement. Les trucs théoriques, encore une fois, si ça t'emmerde, saute-les. Ça pourrait te servir à mon avis. Ça ne peut en tout cas pas te nuire, ça imprègne ton cerveau, ça ressort d'une autre manière. Les peintres et les graveurs du Moyen Âge représentaient l'orgueil sous la forme d'une femme chevauchant un lion. C'est intéressant, non ? Un sceptre à la main, la tête coiffée d'ails de chauve-souris. Chacun y lisait le message clairement : mû par une ambition démesurée (le lion), assoiffé de pouvoir (le sceptre), l'être aveuglé par sa propre lumière subirait les tourments de l'Enfer (les

ails de la chauve-souris). C'est un peu toi, toi c'est pire, tu n'es pas assoiffée de pouvoir (le sceptre), tu as la volonté de puissance. N'est-ce pas ? Quant au choix de la femme, il indiquait qu'un être (trop) orgueilleux obéissait à son instinct (la femme) plus qu'à son esprit (l'homme). La représentation du sujet a disparu. La peinture l'a absorbé. C'est l'évolution dont je t'ai parlé, les princes, l'autoportrait, l'époque moderne, etc.

Je t'aime et je t'aimerai toujours, je le sais. Fin mai j'aurais voulu revenir. Ce n'est plus possible. J'ai d'autant plus besoin de t'écrire. La douleur s'estompe depuis que je t'écris. J'ai l'impression que ta décision « ce n'est plus possible », ne coïncide pas par hasard avec la reconnaissance publique, le succès qui commence à t'arriver. Je vois un lien. Tu vas me dire que je délire. Tu ne l'as pas encore, je sais, tu vas me dire « arrête ». Qu'est-ce que je ferais moi dans le succès ? Tu vois très bien ce que je veux dire. Tu as envie d'être libre, s'il se concrétise. « Voyons avec tout ça ce qui peut m'arriver, à quoi aurais-je droit ? Vers quels changements, nouveaux rivages vais-je être entraînée ? » « Je ne veux plus de ça », mais aussi « vivons de nouvelles aventures ». « Je suis

libre, ça commence à marcher pour moi. Allons voir... »

Mais le genre de mec tu lui dis « écrivain », il te parle de Pivot. Il faut qu'il te raconte une anecdote. De quoi tu nous parles ? Où tu nous embarques ? Où tu t'embarques ? « J'étais au Chili, à Valparaiso. Dans son travail il voyage. Il a choisi de se fixer à Nice, l'aéroport international, le deuxième après Paris. Excessivement bien desservi. Paris, l'étranger, toutes les grandes capitales. La situation géographique excessivement favorable. L'aéroport international. » Écoute!... non.

Je lis énormément en ce moment. Il y a un texte. Magnifique, une nouvelle de Katherine Mansfield, que j'ai donnée à mes étudiants de CAPES à commenter. *She broke in* : « *You've really been to Russia? – Oh, yes. I was there for over a year. Have you forgotten how we used to talk of going there? – No, I've not forgotten.* » Et puis : *Because I know I am going to love you too much, far too much. And I shall suffer so terribly, Vera, because you never will love me.* Je lis facilement un livre par jour en ce moment.

De janvier à mai, je n'ai pas eu de nouveau regard sur toi, c'était le doute et la confusion.

Après, uniquement avec la deuxième, j'ai pensé « la jeunesse n'est pas tout ».

La jeunesse n'est pas tout et j'ai même pensé, d'ailleurs je le pense toujours, que c'est quelque chose en moins. Je parle physiquement là. Tout ce qui va avec un corps jeune. Des mots comme : lisse, élastique, tendu. Ce genre de sensation. Pas vraiment excitant. Je ne pensais pas à n'importe quel corps. Celui que je tenais et celui de Christine, je pensais. Il est moins excitant. La jeunesse n'est pas tout. Une raison contingente : pas chargé affectivement. Tant d'années de vie ensemble.

Je pense à l'été. Peter Handke m'a donné des envies : l'Écosse, l'Irlande, les Pyrénées, mais je cherche un nouvel appartement. Entre les frais de déménagement, l'électricité, le téléphone, le loyer d'avance, la caution, les frais d'agence, il va falloir sortir dans les quinze mille francs, les vacances ce sera une semaine avec Léonore et basta.

Cinq heures du matin. Je tourne en rond. Je pense à ces pages que tu intégreras peut-être à un de tes textes. Peut-être déjà entamé, dont tu ne me parles pas, que tu ne me montres pas. Que tu montres à quelqu'un d'autre. Peut-être.

Le départ de Bruges quand je t'ai laissée sous

la pluie. Je suis repassé devant toi en quittant le parking, tu ne m'as pas vu, tu avais ta capuche, tu avais déjà rencontré une ou deux personnes. J'ai roulé jusqu'à Reims puis Nice, en pleurant.

J'étais ton sauveur, depuis le début à Reims. Toutes les filles que je fréquentais, à part toi, étaient libres et autonomes, fumaient des joints, se déplaçaient en voiture, en mobylette, en vélo, par elles-mêmes. Toi, tu dépendais de moi. L'idée de la mort, qui m'accompagnait depuis l'enfance, tu le sais, tu sais pourquoi, s'estompait avec toi. Elle revient. S'il n'y avait pas Léonore... Tu m'as amené à me libérer. Je ne suis pas sûr qu'une autre l'aurait permis. C'est l'absence de code, que tu as, social, familial, professionnel, amical. Ce n'est pas ça, non, un code, tu en as un, mais pas social, familial, professionnel ou amical.

Tu es une inspiration pour moi. Et pour d'autres. Je m'en rends compte. Pas la procuration hein, attention, l'inspiration. *He was certainly far better looking now than he had been then. He had lost all that dreamy vagueness and indecision. Now he had the air of a man who had found his place in life, and fills it with a confidence and an assurance which was, to say the least, impressive.* Et Pâques (Nice, 85), la répartition des meubles pour les déménageurs

« ça, en bas, ça, en haut », avec le même ton qu'aujourd'hui, ferme, décidé. Dououreux mais frémissant. Ces nuits à t'attendre rue Bosio, pires encore que Bruges, moins qu'aujourd'hui quand même, je crois. Tu étais proche au moins. Je voyais qui venait, qui te raccompagnait. Tu voulais l'étage et aussi le jardin, tu m'avais demandé, « si j'y suis avec quelqu'un, pas question que tu viennes. » J'avais dit « oui, bien sûr, d'accord. » Petit à petit et un soir surtout, ton père, je me suis battu et j'ai gagné. Quelque chose, pour aujourd'hui le perdre à nouveau.

Je ne noircis pas le tableau, je sais ce que j'ai vécu, Christine, le bonheur que j'ai eu. Tu « ne regrettes rien », mais le bonheur était mêlé à l'enfermement tu m'as dit, le doré à la prison, l'amour à la frustration. Tu préfères passer la deuxième moitié de ta vie, au bout du compte, autrement. Cette fois-ci je ne me battrai pas. Je me contenterai de te répéter encore et encore que je t'aime, que je t'aime, que tu es le sens de ma vie, son bonheur, ma direction, les pires refrains d'amour. Je t'aime, je t'aime, à tout laisser pour toi. Voilà ce que je te dirai, seule ou avec un autre, attendrie, compatissante, ou énervée par moi.

Rentrant de chez Isabelle Loiseau, je passe sous tes fenêtres. Elles sont ouvertes, dans le silence chaud. Paradis perdu. « François avait ouvert la fenêtre, il avait chaud. On était en train de manger un petit quelque chose. » OK. J'ai l'habitude. Les choses tuées par toi. Toi, ton écriture. Que j'aime en plus. Personne n'écrit comme toi. Les livres que tu écris, personne d'autre ne pourrait les écrire. « Une salle de bains intégrée dans la chambre. Un escalier en fer forgé, travaillé, qui monte à son bureau. Dans lequel il n'y a pas de livres. » Ça, en revanche. Tu m'excuseras. Les autres, n'importe qui, pourraient l'écrire. N'importe qui, X, Y, Z, moi, mais pas toi. Ce n'est pas le sujet Angot. Et ça non plus : « À Toulouse. La peau claire. Une Mercedes, un coupé. Un téléphone portable. C'est avec lui que je fais le mieux l'amour. » Tu laisses ça à Annie Ernaux, à Catherine Cusset, à qui tu voudras de toutes ces bonnes femmes. « Tu me plais complètement. Si, c'est vrai. Tu me plais complètement. » Ça non. Non, non, et non. Tu es unique, ton écriture est unique et je t'aiderai. J'essaie d'exciter son amour-propre, d'éveiller chez elle le sentiment de l'honneur. Je vous brûlerai les parties avec un fer rougi au feu, si vous ne m'écoutez pas ! Je serai cruel. X... promet d'être sage. Je

ferai mon possible, dit-elle. Je t'aiderai comme je pourrai. (On n'a plus si souvent l'occasion.) Je me dis : elle va s'en servir. Vraiment :

Unique tu te dois à ton écriture unique. Ce n'est pas un point de vue subjectif. Le regard des autres sur toi. Me le confirme. En voyant comme ils sont attirés par toi. Ou ce qu'on dit de toi (je lis, j'entends) les amis, la presse, les journalistes, les libraires. Je ne lis pas que du positif. Les défauts qu'on te trouve pour moi sont des qualités. À quel point tu es différente, unique. Je suis content de parler de ça. Je commence à rentrer dans le rythme. Je me laisse aller, tout ce que j'ai à dire sur toi.

J'aime parler mais pas pour ne rien dire. Parler de Léonore, parler de toi, je m'y laisse aller les yeux fermés. Toutes ces choses douces.

« Parce que déjà physiquement tu es le type de femme qui me fait de l'effet. Si on me demandait de décrire le type de femme qui me plaît, je dirais : mince, brune, les cheveux courts, les yeux noirs, claire, qui a une peau fine. »

« Il y a un type de femme qui me fait tomber par terre, chaque fois que je les vois, très androgyne, dont tu fais partie, mon amour. »

Fais attention.

Autres raisons d'être certain : l'irritation que

tu provoques. Les défauts sont un signe. Le trouble que tu provoques. Physique, intellectuel. J'ai des images dans la tête de gens troublés devant toi. La tête de PPDA (je sais, tu vas rire, te moquer de moi). Bourgadier la première fois qu'il t'a vue, ce que tu m'en as dit. L'ascenseur, il se demandait qui allait sortir de cet ascenseur. Laure Adler. François, sa première lettre, il mettait qu'il était troublé. Ce n'est pas n'importe quel terme. Il ne veut plus étudier Balzac, dont il est spécialiste, des trucs comme ça. Guillaume Durand encore la semaine dernière, il l'a dit à l'antenne qu'il était troublé. « Tellement je suis ému, je tape sur mon micro. » Ça se voyait. Et puis je le sais. Il y a des choses qu'on sait. Pas toujours besoin de preuves, pour le dire, pas toujours besoin des autres. Je sais que tu es unique, rare, que tu ne ressembles à personne. Tu vas dire « comme tout le monde ». Je te réponds : tu es géniale. Comme tout le monde, oui, chacun est unique et génial. Tu as une personnalité hors du commun. Là, tu ne vas pas me dire comme tout le monde.

L'ensemble forme un commun et toi, tu es hors, du commun. Tout ça pour dire : que tu n'as peut-être pas un corps, hors du commun. Mais son expression. Un corps, un mélange de

beauté plastique, d'intelligence, de vraie fraîcheur pas due à l'âge simplement. La jeunesse n'est pas tout. On voit que c'est le corps de quelqu'un qui n'est pas dans la masse. Pas dans la routine.

La délicatesse des attaches comme je t'ai dit tout à l'heure. L'odeur, de ta peau, enfin, ton odeur. Je peux essayer de t'en parler. Les mots qui me viennent à l'esprit : nette, précise, une odeur fraîche au-delà d'une odeur de corps, de peau jeune. Fraîcheur chez toi c'est autre chose que simplement jeune. Ça ne sent pas le corrompu. Donc c'est frais. Ça sent le pur. Tu vas me dire comme tout le monde ? Tu crois que Régine ça sent le pur ? Je ne sais pas quelle odeur elle a, mais je ne dirais sûrement pas que ça sent le pur en approchant. J'en suis sûr. Et pourtant... et pourtant il y a eu des choses de ton corps que j'ai eu du mal à accepter. Que tu aies des gaz par exemple, la façon dont tu les avais. Très affirmés. J'ai fini par l'accepter comme tout le reste. Je suis allé jusqu'au bout, à la rupture et à la vérité.

« Les gens qui passent, les conversations, les pleurs, les pas. Les morceaux de guitare. Parfois on va gueuler en face. Qu'ils ferment la fenêtre ou baissent la musique. Je vis seule maintenant, je n'y vais plus, gueuler. » Ce n'est pas comme

ça qu'il faut le dire. C'est trop direct, tu comprends, trop message. J'ai pensé ça, j'écris ça. J'ai vécu ça, j'écris ça. Ce n'est pas toi, ça. Le sujet Angot ne fait pas ça, jusqu'à présent c'était la gamme au-dessus en tout cas. Est-ce que tu as lu l'autobiographie d'Alice Toklas ? Écoute ça : Un an plus tard j'étais partie moi aussi et j'étais à Paris. C'est là, chez elle, que j'ai rencontré Gertrude Stein. Sa broche de corail et sa voix firent sur moi une grande impression. Je peux dire que trois fois seulement dans ma vie j'ai rencontré des personnes de génie, chaque fois en moi une cloche a tinté en sorte que je ne pouvais m'y tromper.

Dans chacun de ces trois cas je puis dire que cet appel résonna en moi avant que l'opinion publique eût reconnu chez ces personnes le génie qu'elles possédaient. Les trois génies dont je veux parler sont Gertrude Stein, Pablo Picasso et Alfred Whitehead ! [...] J'ai rencontré beaucoup de grands personnages, j'ai vu quelques grands hommes mais je n'ai connu que trois génies et pour chacun d'eux, à leur vue, une cloche a tinté en moi. Dans aucun de ces trois cas je ne me suis trompée.

C'est ma grande fierté.

Même jour, vingt-trois heures. Voilà, nous

sommes rentrés du spectacle et du pique-nique, encore un soir sans toi. Je vais sûrement répéter ça tous les jours. Tu vas te lasser à lire tout le temps la même chose.

C'est moi qui suis parti. Je sais, je ne savais plus. Ne plus savoir. Je savais que tu me plaisais, ça manquait d'évidence. Qui je suis, avec qui je suis, qu'est-ce que je fais avec elle ? C'est venu progressivement. Février, mars, avril. J'ai commencé à me dire : prendre du recul. Peut-être que je ne t'aimais plus. J'étais perdu. J'ai même été un peu amoureux. Elle avait vingt-cinq ans, « un chat, un chien, il faut le sortir, lui faire faire ses besoins. Vers dix-huit heures, en bas de chez elle, j'y allais, j'essayais de l'apercevoir. Je téléphonais la nuit chez elle, mais je ne disais rien, je raccrochais. J'étais folle ».

À Naples, tes questions incessantes, petite cuillère par petite cuillère, m'arracher les vers du nez. Comment elle s'appelait ? Irène. Comment elle était ? À quoi elle s'intéressait ? Ce restaurant à Portofino sous la verrière. Toutes les tables d'Italiens, tout le groupe, toute la famille, qui chantait. Nous, à côté. Tes questions incessantes. On était quand même partis, avant mon déménagement, nos dernières vacances. Mon départ que j'espérais provisoire. Les questions sur Irène, la famille qui chantait.

On aurait pu faire un gentil petit repas, bercés par les chansons, de la grand-mère au petit garçon. Tu te rappelles tout ce qu'ils mangeaient ? Le nombre de plats ? Les beignets de légumes, la ricotta, les pommes de terre, la pizza, rien que pour l'entrée. Et ça continuait. La fête. Toi, tu y allais. Irène. Le physique, les goûts, l'intelligence, la conversation, la rencontre, ce que j'avais dit, comment j'avais fait, ce que j'avais ressenti, ce qu'elle avait répondu, de quoi on parlait. Le corps de plus en plus précis. Le visage, le poids, la taille, les cheveux, les yeux. Je répondais. Comme un con. Ce bel hôtel qu'on avait. Le cappuccino, celui qu'on a pris vers sept heures. Sur cette terrasse, magnifique, surplombant la mer. Ce que représentait pour nous l'Italie. On était là, le soleil se couchait, il y avait plein d'Anglais. On savait que je partais. Le 29 je partais. On avait passé de belles vacances, nos plus belles vacances même. Peut-être. Après le restaurant et le dîner horrible, on a fait l'amour d'une manière inoubliable. « Irène. Les gros seins des filles. Les humilier. Les traîner torse nu dans la rue avec une laisse que je tiendrais. Je les dirigerais, elles me suivraient. De temps en temps je tirerais sur la laisse. De temps en temps, je leur taperais sur les fesses, histoire de bien cadrer, leur trajec-

toire. De temps en temps aussi, je vérifierais la fermeté des mamelles, je la ferais vérifier aux commerçants. Grâce à ça, je payerais moins cher peut-être. » Cruelle et obstinée. Obsessionnelle. Tu fais du Angot mais ce n'est pas toi. Tu fais ce qu'on attend de toi, du Georges Bataille dégoupillé. « Je fais du Angot », c'est ça, non ? Eh bien ça ne marche pas.

Plusieurs choses que d'emblée tu peux éliminer : « J'ai branché François. Un mois qu'il tournait. Il aime les femmes petites, brunes, et avec les yeux noirs. »

« Donc, tu as un type physique, qui me fait complètement tomber. La clarté et la finesse. »

« Bernard Pivot. Ils avaient l'air ennuyé, ils ne savaient pas quoi manger. Ne parlaient pas espagnol. Comment faire, je ne voulais pas me mêler peut-être à un tête-à-tête, à Valparaiso, à l'autre bout du monde, galant. »

Les jours suivants, X... paraît plus tranquille mentalement. Elle n'a pas d'hallucinations.

C'était en 1907. Gertrude Stein était en train de surveiller l'impression de *Three Lives*, dont elle faisait une édition hors commerce. En même temps elle était plongée dans la rédaction de *Self-portrait*, son grand roman de mille pages. Picasso venait de finir le portrait de Gertrude

Stein, mais personne ne l'aimait, excepté le peintre et le modèle. Maintenant c'est un tableau fameux.

Ça peut sembler subjectif, mais la comparaison quand tu es sur un plateau de télé ou une estrade dans un même temps avec d'autres, la différence saute aux yeux.

Je suis sûr de moi. Je sais voir. Et lire. À une époque j'étais le seul à penser ça de ton écriture. Je ne pensais pas des choses mièvres, mais radicales, extrêmes.

J'ai été rejoint et dépassé. Il y en a dont c'est le métier, journalistes, universitaires, professionnels. Ça va plus loin que moi, forcément, plus construit, plus intelligent. Plus loin que tout ce que je peux dire.

Je me couche le ventre noué, hébété, incrédule. Dans combien de jours arrêterai-je de compter les jours sans toi? Rien de toi. Ni lettre, ni message sur le répondeur, rien, conversations techniques sur les horaires d'échange de Léonore, ou l'annulation d'Avignon. Je te pleure. Il y a un problème, cette lettre, je n'ai rien de spécial à te dire. Seul moyen pour arrêter de pleurer. D'où le ressassement. Tu la liras, ça ne t'apportera rien. Tu es une pensée constante, obsédante, j'ouvre les yeux, toi, je me couche, toi, en réunion, en discussion avec

d'autres, toi. Je te regarde pendant que tu regardes ailleurs, éternelle histoire, les frères Ripolin, comment continuer?

T'écrire n'empêche pas les sanglots, là. J'aurais aimé t'écrire autre chose. Dernière chose à te dire, la moins diplomate: tu m'as abandonné en plein désarroi, au milieu de mon analyse, en pleine souffrance, je ne l'avais pas fait moi. Tu as profité de la situation.

« Ta nuque. Son côté extrêmement fin, fragile. » Ils découvrent, ils m'énervent, ils croient qu'ils sont les premiers. « Rentrant de chez Isabelle Loiseau, Claude passe sous mes fenêtres. Elles sont ouvertes, dans le silence chaud. Paradis perdu. François est là, il a ouvert la fenêtre. » Éternelle histoire des frères Ripolin, tu regardes ailleurs. Que te dire? Que tu es mon amour, que je ne conçois pas la vie sans toi. Que si le futur est à l'image de ces deux mois, ce sera lourd. Mais il le sera. Moi aussi je rentre dans la deuxième moitié (petite) de ma vie.

Un corps jeune ce n'est pas tout, je me suis dit, il est moins excitant. Et même, moins beau. Un corps comme ça, pas fini. Il y avait un côté sain (ce n'est pas que toi, tu aies un côté malsain). Il y avait un côté pas fini. Pas vraiment beau. Qui n'exprime pas la personne. C'est ce

qui fait que toi ton corps est si beau. Il exprime ta personnalité, et donc tu as un corps nerveux, extrêmement délicat. Ce n'est pas que de la plastique. Tout ce qui est attaches, les coudes, les poignets, tout ça, d'une grande délicatesse. Très doux, pas du tout anguleux, pas sec. Très tendre, très accueillant, très sensuel donc. Beaucoup de noblesse, comme je te disais ce matin. Un corps assez aristocratique. Aristocratique, tu vas me dire « je ne suis pas grande ». Je ne t'ai jamais trouvée petite. Parce que, justement, aristocratique, déliée, avec un port, de tête, d'épaules, très affirmé, plein de défis. « Ce côté extrêmement fin et fragile, de ta nuque. J'ai besoin que tu sois fragile, de savoir en même temps que, jamais, tu ne seras détruite. Ta fragilité est dans ta nuque, dans tes yeux, partout. Et en même temps quelque chose d'indestructible, je peux foncer. » Non justement, il faut faire attention. J'ai été heureux, Christine. Comment faire ? Comment continuer ? Pendant toute une période, jusqu'à ces mois, février, mars, avril. Prendre du recul. Provisoire j'espérais. Et toi, « méfie-toi, méfie-toi ».

Bon. Enfin. Bref. Arrêtons. Ton écriture. Tu es unique. J'accepte ce que tu voudras, pas que ton écriture devienne un ramassis de n'importe quoi. Anecdotes et conneries des uns et des

autres qui te découvrent. Tu ne peux pas. Tu ne peux pas te le permettre. « Vous n'allez pas me faire croire que vous êtes tombée amoureuse d'un type comme moi ? Avec le regard tourné vers sa main droite, où il manque deux doigts. Vous avez vu que je suis tout cassé ? – Un crocodile, j'ai su plus tard. – Léonore m'en a parlé de ce type. « Il a une petite fille, Laure, très mignonne, on les a rencontrés sur la plage. Ils construisaient un château de sable. Puis il l'a laissée, jouer seule. Il est parti tout au fond, sous un parasol. J'ai préféré rester face aux vagues. » Comme d'habitude.

Le mec à Paris c'était le journaliste. J'en étais sûr depuis le mois de juillet. Qu'est-ce que tu crois ? Je te connais.

À quoi ça sert de te voir ? À quoi ça sert de t'entendre ? Dix heures trente, voilà, fin de soirée, comme deux copines, comme deux copains, on s'est fait un film et un restau, petit bisou, ciao. Et encore, les copains, les copines, dix heures trente, le samedi, ça commence. Là samedi dix heures trente chez moi, la crampe au ventre, mais ça, j'y suis habitué, à chaque fois maintenant, les pleurs en rentrant, ça aussi je commence à m'y habituer. Après t'avoir vue mais pas seulement, à chaque fois que je rentre chez moi, les soirs après le boulot.

Dans un rêve que j'ai fait, je vivais dans un arbre. Sous le ventre chaud et mouillé d'un écureuil. J'étais bien. J'avais pourtant un sentiment de honte. À cause des autres. Tous les autres criaient : un écureuil c'est sale. Je leur disais : mais moi je suis bien, je l'aime bien ce petit animal. On m'enlevait malgré moi au ventre chaud. On m'enfermait dans une pièce dans laquelle j'avais droit à un certain pourcentage d'écureuil, un petit pourcentage pour faciliter le sevrage. Tout le reste de la pièce contenait du chien. J'aurais voulu continuer de dormir pour savoir la suite. Un bruit d'accident m'en a empêché.

Je sors tard maintenant, de la fac, jamais avant sept heures. J'avais mon livre à terminer. Mais j'ai fini, je n'ai plus de raison de rentrer si tard, je rentrerai plus tôt. Je pleurerai peut-être moins qu'en rentrant à huit heures. Ça ne me fait même plus mal de pleurer. Même si je pleure parce que j'ai mal. Comme une maladie, un cancer, ça ronge, mais on vit avec.

Le suicide amoureux. L'idée en est légère, facile, simple. La première fois que tu l'as lu, je me rappelle, *Fragments d'un discours amoureux* t'avait plu, « génial », « extraordinaire ». Maintenant tu trouves ça ridicule. Je le relis.

Je ne pense pas que tu aies moins mal que moi, mais tu t'en sors mieux. Tu t'en sors mieux

parce que tu rebondis, tu réagis mieux. Moi, sept mois après, je suis encore abasourdi, incrédule. À quoi ça sert de te voir ? Tu me demandes « et toi ça va ? » Et moi « toi, comment tu vas ? » C'est pas vrai ! je suis là à poser ou entendre des questions à la con. Des questions de film, de téléfilm. Je m'identifie à d'autres personnages dans les films maintenant, à d'autres émotions qu'avant. Le père divorcé, le mari qui se demande si/comment sa femme l'aime encore. Deux heures de restau. Tu me parles de toi, un peu, en surface. Moi de moi, fac, Stéphane, Monnier-Verret, que des trucs dont je me fous. Que te dire d'autre ? Il faut que je retienne tout.

J'aurais voulu autre chose, une vie entière avec toi, l'écriture du début à la fin, l'amour, ton corps de la fraîcheur à la petite pomme. Être trois, deux à nouveau.

I wish, he said, in a low, troubled voice, I wish that I had taken poison and were about to die - here now!

- ... Ah, why do you say that? I could not say that.

En t'écrivant, là, je repense à toutes ces lettres que je t'ai écrites de Nice à Bruges. Les as-tu gardées ? Toi qui utilises tout, je me suis demandé pourquoi tu ne les avais jamais utilisées.

Que disaient-elles ? Avec quel ton ? J'ai totalement oublié.

C'est l'anamnèse, qui ne retrouve que des traits insignifiants, nullement dramatiques, comme si je me souvenais du temps lui-même et seulement du temps : c'est un parfum sans support, un grain de mémoire, une simple fragrance; quelque chose comme une dépense pure, telle que seul le haïku japonais a su la dire, sans la récupérer dans aucun destin.

J'ai demandé à ta mère de me passer son livre sur le Verseau. Dedans il y avait le petit papier découpé le jour de ta naissance, dans le journal de Châteauroux. Samedi 7-2-59. Les enfants nés aujourd'hui auront une belle intelligence, une nature généreuse et altruiste, mais assez indisciplinée et prompte à la révolte ou à la colère. Ils peuvent réussir dans des recherches originales et des travaux personnels. Forte ambition.

Léonore dort depuis une heure, encore une petite crise ce soir avant de s'endormir. Jeter ses fringues à travers la pièce, s'énerver, etc. Ça sort au moins, comme sa maman. La séance chez le psy était dure aujourd'hui, j'ai beaucoup pleuré mais ce n'était pas désagréable, ça m'a fait du bien. Sur le coup, en sortant, j'étais un peu

KO, mais ça allait mieux après. Et ce soir, là, je suis bien. Léonore tout près, ça aide. C'est le bon côté quand tu pars à Paris.

Elle adore écouter tes messages sur le répondeur. Elle s'assoit et les écoute encore et encore. « J'adore maman quand elle dit "je t'embrasse ma chouchou". » Assise, et puis elle le repasse plusieurs fois. Avec le sourire et les yeux qui brillent.

Quand elle t'a appelée à l'hôtel, elle a dit « bonjour madame, je voudrais parler à Mme Christine Angot. – Mais elle est partie, ma petite fille, elle n'est plus là ta maman. » Elle m'a regardé paniquée, elle avait l'air triste.

Elle est sûre que tu l'aimes. Tu me demandes tout le temps. Bien sûr. Qu'elle est sûre. En plus, il y a avec toi, le rire, la liberté, l'inconnu, l'abrupt, le toujours différent, l'amour comme base. La solidité, elle sait qu'elle peut compter sur toi.

Les seules choses à dire, ce que je t'écris, là, maintenant. Rien qui se dise.

Les gens qui ne t'ont pas aimée sont des infirmes. L'art moderne et l'art contemporain ont évacué l'orgueil du portrait. Au profit de la douleur des êtres, du vide qui les habite. De ce péché, l'autoportrait est tout ce qui nous reste. Les visages d'artistes nous regardent. L'un des

plus petits, l'autoportrait de Bacon (1971), révèle un homme tourmenté par le doute.

À l'opposé: « je ne sais pas si vous avez remarqué mais je ne mange que des légumes et des viandes grillées. J'ai pris quelques kilos à Valparaiso. C'est très efficace, je vous assure. Pourquoi je suis venu en vacances ici? Et vous, que fait une intellectuelle comme vous en Tunisie, en plus dans un endroit comme ici? »

Pour le caractère, la personnalité, oui, je te trouve exceptionnelle. Ce n'est pas un point de vue subjectif. Je te le répète. Je le répéterai jusqu'à ce que tu le comprennes. Que tu le rentres enfin dans ta tête. Née sous un signe d'amitié, de fraternité, de sciences et de progrès, vous êtes la femme la plus libre du Zodiaque. Tu vois bien!

Même quand tu es énervée, que tu travailles, que tu n'as pas dormi, ça n'empêche pas la confiance, Léonore sait.

Elle sait que tu es fatiguée souvent, qu'il faut du repos, que tu t'énerves vite quand tu es fatiguée.

Elle sait que je t'aime. Qu'on n'est pas en concurrence, elle et moi, dans l'amour pour toi.

Les deux personnes que j'aime le plus au monde, je peux en parler des heures. Je suis tel-

lement certain que ce n'est pas du gâtisme. Mais des vérités, objectives.

Toi, en partant, « tu m'aimes? » Et pendant, « j'ai besoin qu'on m'aime ». Oui. Oui bien sûr, oui toujours. Et puis? Ça veut dire quoi? Concrètement? « Es-tu encore incapable d'aimer quelqu'un d'autre? » Oui. Oui bien sûr, oui toujours.

La sensibilité des parties sexuelles devient si grande que la bonne, en tirant brusquement la chemise de l'enfant, pendant qu'elle l'habillait, lui fit éprouver comme un transport électrique qui a fait vibrer tout son être. Ce n'est pas de la haute littérature, mais j'y trouve quelque chose.

Tu peux donc repartir rassurée à l'assaut de ta vie, à la solitude espérante. En face, on n'aime toujours que toi. Ce n'est pas vraiment aimer. C'est ne pas pouvoir aimer quelqu'un d'autre.

Après en avoir discuté, les savants concluent que les animaux ne se suicident pas. Tout au plus certains – chevaux, chiens – ont-ils l'envie de se mutiler.

« Vous avez vu que je suis tout cassé? À la main droite il n'a plus que trois doigts. Tous les sous-entendus qu'il y avait dans votre langage. Moi? » Ce n'est pas non plus de la haute littérature. Je ne crois pas. Quand tu me dis « je t'aime, tu m'aimes, on s'aime », ça veut dire

quoi ? T'aimer ça veut dire le bonheur n'existe plus aujourd'hui. Avant j'en avais quand même de temps en temps. « Ça y est, Claude, tu es encore dans le regret », non, le constat. Aimer aujourd'hui ça veut dire être seul, avoir un message téléphonique en rentrant « c'est Aïchetou, Claude Chastagner, je voulais vous dire merci et vous invite avec Michèle Calone pour vous remercier. » Aimer ça veut dire manger au restaurant et rentrer chez soi à dix heures trente. Aimer ça veut dire retenir, garder, contrôler, mesurer. Ne le fais pas, tu me dis, laisse-toi aller. Mais à quoi ?

Douée d'une intelligence créatrice et intuitive, vous manquez de discernement dans vos sentiments, emportée par des élans impulsifs pour des causes ou des êtres qui ne répondent pas toujours à la réalité. Votre grand défaut est de vivre à la limite du réel et de l'irréel, plaçant toute chose sur le plan de la féerie.

Ce n'est plus ni recevoir ni donner. Au mieux on fait le point. On se tient au courant. On constate comme on s'éloigne, « je ne veux pas que tu sois seul pour le Nouvel An, je vais te faire inviter ». Ne pas confondre aimer et avoir aimé. Aimer et tout ça, là, tous ces moments sans âme, sans avenir, sans but. Au nom du passé, de Léonore, de la noblesse des senti-

ments. *But all she said was, smiling gently: How I envy you.*

Christine Angot n'évite pas l'écueil du catalogue. Pour intéresser le lecteur, faut-il donc tant en rajouter ? Pourquoi ne m'as-tu montré que cet article-là ? Ailleurs je n'ai lu que des éloges. Une des « romancières » les plus importantes d'aujourd'hui. Angot est cruelle et obsessionnelle. Sans mauvaise conscience ni besoin effréné de reconnaissance. Un grand livre rare et donc nécessaire. Comment dessiner la vacuité en multipliant les remarques gravées à l'acide. Brut et fascinant.

Ce que tu as à faire dans ta semaine ? Ton travail ? « Préparer mes deux sorties de septembre, les deux adaptations au théâtre, gérer l'amour de Marie et le tien, les maintenir tous deux à distance. Et puis Léonore aussi. Et puis un quart d'heure pour moi quand même, chez Molière, chez Mado. » Ça me fera deux-trois heures dans la semaine. Non, Christine, ce n'est ni aigreur, ni amertume, ni méchanceté. Douleur, peut-être. Plus de l'amour, en tout cas c'est sûr. L'amour ce n'est pas un truc qui reste en travers de la gorge et qu'il faut ravalier. Noël, « ça va être difficile d'être plusieurs jours ensemble à Paris. C'était différent cet été, on

était encore dans la période de transition. Ce n'est plus pareil maintenant. » Rachel, « Léonore, quand je la raccompagnais chez Christine ces derniers temps me demandait "il est là papa?" » Plus maintenant, elle a compris. Léonore dans mes bras en pleurs hier soir « maman, je veux maman ». Et toi, « essaye d'être bien. » Comment t'expliquer Christine ?

Je ne suis pas allé me coucher tout de suite après t'avoir quittée, j'avais ton « merci » dans l'oreille. Je suis allé faire un tour à la fête de la Musique. J'ai rencontré Stéphane et son groupe, j'ai traîné. Ton dernier texte m'a ému, Christine. Quelques phrases, bien sûr, le Codec, ou bien « tu crois qu'on va y arriver ? Où on sera dans un an, deux ans, trois ans, etc. ? [...] Et Léonore, elle sera où tu crois ? Tu crois qu'elle vivra à Paris ou à Montpellier, tu crois qu'on la verra ? » Ça m'a particulièrement touché. Ça m'aurait touché de toute façon. Ton écriture est tellement incroyable, intelligente, confuse, mais toujours lumineuse, accessible, directe, physique. On n'y comprend rien, et on comprend tout. Elle est intime, personnelle, impudique, autobiographique, et universelle. Tu émeus sans les trucs, sans être émotive, tu fais réfléchir avec trois bouts de ficelle, un miracle de désorganisation logique. La liberté sans le chaos, l'ouver-

ture sans la dérive. On part avec soi-même grâce à toi, pas avec toi. Beau sans être esthétique, le texte a des facettes multiples. Beau d'avoir du sens. Beau, de dire sans redondance, mais de façon multiple, comment quelqu'un voit la vie. Tu me dis merci, je te dis bravo Christine. Je serai toujours un fan, tu sais. Ce que tu fais m'envoûte et me séduit. Je me laisse faire par toi (trois heures dix, j'arrête, je suis crevé).

Il y a une chose, une seule chose, que j'ai bien aimée dans *Sujet Angot*. C'est tout le passage sur Carole Vantroys, la journaliste de *Lire*. Tu lui fais sa fête à celle-là. Les tables de la loi, gravées dans le marbre. La littérature dans ta tête, séparée par un mur, de la réalité humaine. Quand tu assènes, c'est ton style, ça. Elle s'abstiendra, à mon avis, la prochaine fois. Espérons. « Écoute-moi bien Carole : fiction-réalité, au milieu un mur. D'accord ? Alors de tout mélanger, arrête. Sinon c'est Moïse qui va te frapper sur la tête avec sa baguette. J'en ai marre Carole, ça fait deux livres, *Interview* et *Les autres*. Tu dis à l'attachée de presse que tu les trouves formidables, que tu adores. Quand je lis l'article, c'est un tissu de conneries. Deux fois de suite. Alors écoute. Pour *Sujet Angot*, abstiens-toi,

retiens-toi. N'écris rien. Écoute bien. D'accord? Première phrase, tu commences déjà: "Longtemps, Christine Angot a publié des livres où elle parlait d'elle, des livres comme des 'sanglots'." Tu me connais? On se connaît? Qui t'a dit que je parlais de moi? On ne se connaît pas. Tu n'as pas entendu parler, dans tes études, de la différence auteur-narrateur, ça ne te dit rien? Des "sanglots", tu te rends compte? Mais si j'ai envie de pleurer, tu crois que c'est toi que je vais choisir comme épaule? Tu rêves. Tu rêves, là. »

J'adore, ça c'est toi. C'est toi. C'est ça ton style unique. Tu y vas. « Ça continue: "Le thème était l'inceste: cette révélation perverse instaurée par son père, adolescente, elle le retrouvait après des années d'abandon. Premièrement, je n'ai jamais écrit sur l'inceste. Aucun intérêt. Le sujet ne m'intéresse pas. À part le sujet Angot. Si elle est belle, si elle est intelligente, si elle est gaie, si elle sait écrire, si sa peau est douce, si on est bien en elle. Si Claude l'aime. Pourquoi dans le bus, il a regardé au mois de janvier cette Irène? Si elle est grande, petite, mince, si son corps est aristocratique, ou le tien, vulgaire, je suppose. Tu vois, la différence entre toi et moi, "je suppose" au moins moi. Tu ne supposes pas toi, tu sais. "Qu'écrire

ensuite? Pour sortir de cette impasse littéraire, Christine Angot décide de donner la parole à d'autres. Petite maligne. Ne te mêle pas de littérature. Arrête, c'est pas ton truc. Va faire la caisse à Monoprix, dans les rayons le code-barres, sans mélanger les étiquettes. S'il te plaît. Tu reliras l'article de Hugo Marsan, du 19 septembre 97, tu verras. Le tact, l'humanité et la délicatesse. Toutes ces qualités sans quoi on ne peut rien comprendre aux livres. Et que tu n'as pas.

« Regarde comme c'est faible, tu veux dire du bien, regarde comme c'est bête: "Provocant toujours, ce très beau texte de transition est pourtant moins violent que ses livres précédents. Apaisée et comme délivrée de ses démons, Christine Angot y apparaît comme un écrivain en pleine possession de ses moyens."

« Le compliment me va droit au cœur, Carole. On s'arrêtera là, d'accord? Tu n'écriras plus d'articles sur moi. Ou alors négatifs. D'accord? On est d'accord? Cette "relation perverse instaurée" par toi, entre littérature et réalité, je ne suis pas d'accord. Ça me met dans des rages, tu vois. Tu vois, tu me fais mettre en colère. »

Et tous les trucs sur Moïse que tu mêles à ça, c'est peut-être une direction. Peut-être pas mal.

Pas comme ça, pas intégrés tels quels comme ça, mais pas mal peut-être. Intéressant mais pas encore ça. « Il vit un Égyptien frapper un Hébreu. Il frappa l'Égyptien, le dissimula dans le sable. Bon, on continue. » Etc.

Je te parlais de ton corps, les difficultés. Il y a eu aussi tes renvois, alimentaires. L'odeur qui va avec pendant quelques instants après. Et des choses temporaires... Après la naissance de Léonore, l'odeur de ton sexe, pendant à peu près un an. C'est parti, elle est redevenue bonne. Je crois que c'est tout, je réfléchis. Je regarde ta photo, je n'oublie rien. La façon de te tenir... Non.

Il y a les défauts sources d'attraction supplémentaire. Tu les connais. La petite dent, la cicatrice sur l'œil. Comme tout le monde. Si, il y a un truc. Ces derniers temps, le petit duvet sur la lèvre, avant que tu ne te fasses épiler. Je te l'avais dit. Mais c'était léger.

Je préfère parler de ce que j'aime. Bravo Christine. Je suis heureux de cette reconnaissance et acceptation qui t'arrive. Tant que tu me parles comme ce soir. Soyons francs, tant qu'un autre homme ne s'intercalera pas. Je ne serai pas malheureux. Je t'aime.

Je n'ai pas trop aimé ce lundi soir. Ce n'est

pas la conversation. Ce lundi de visite d'appartements, le côté irrémédiable que ça prend. L'endroit où vivre, l'hésitation, Léonore a envie d'une maison vivante, sur une rue, avec des gens qui passent, un balcon, je ne sais pas quoi faire...

Chez toi c'est toujours un peu bizarre. Tu es la moitié du temps au téléphone, je suis censé faire quoi, quand je suis là? J'attends dans la cuisine, sans trop savoir ce que je fais là. Suis-je en visite ou installé? Ce n'est pas une position confortable. Ce soir je ne suis pas démoli, je ne pleure pas. Je ne me sens pas bien, ma vie qui s'annonce, je ne la trouve pas folichonne. Un nouvel appart dont je n'ai pas envie, des vacances seul quand Léonore me parle des balades qu'elle voudrait refaire avec nous. Celles de l'année dernière à Megève, elle me parle du téléphérique et de la piscine.

Quel sens a cette vie? Léonore. Mais le partage? Pendant qu'elle joue, je n'ai personne et rien à faire. C'est ma perspective.

Toi, « essaye d'être bien ». Comment t'expliquer, Christine? Comment est-ce possible d'être bien avec soi et mal dans sa vie? De trouver un équilibre et d'avoir son existence foutue en l'air? De s'aimer soi-même et de ne plus vivre d'amour? De ne plus être perdu, et d'être

seul? Et ça va durer. C'est fait pour durer. Ça y est, c'est parti. Il n'y a rien d'autre à faire. Et mon fond de tristesse, tu crois que ça m'aide, de savoir que c'est une raison de notre séparation, mon fond de tristesse? Vivre maintenant à partir d'aujourd'hui sans personne à embrasser, à serrer dans mes bras, avec qui faire des projets autres que régler le problème de Noël, du week-end où je ne suis pas là et des prochaines grandes vacances. Être acculé à vivre ça. Ne pas pouvoir y échapper. Se dire « ma vie maintenant c'est ça ». Au mieux. Avant que ça ne devienne pire. Jour après jour. C'est ça que tu veux que je te dise? Non, je ne pense pas que tu supporterais. Mon fond de tristesse. Alors je bavarde. Je ne te dis rien. Retenir, garder, contrôler. Quoi que tu en dises. Alors ça sert à quoi de te voir, vraiment? Plus à rien Christine, à rien à rien, à rien.

Et pourtant il n'y a qu'à ça que je pense. Te voir. Et à Léonore. Parce que c'est la seule chose belle et forte qui soit arrivée dans ma vie, que je t'aimerai toujours toujours toujours comme un fou à en être malade parce que tu es mon amour absolu beau éternel. Parce que être privé de toi me tue. Parce que je t'adore. Que

jamais je ne me résignerai à quoi que ce soit. Claude. Ton Claude si tu veux encore.

Je parlais de la beauté de ton corps en fait, oui c'est ça. Quand j'ai rencontré Irène, c'est vrai qu'il y a un côté très troublant, grisant, flatteur en tout cas, à se dire « j'ai quarante ans, et une fille de vingt ans et quelques, jolie, me trouve du charme, ou autre chose je ne sais pas ». La satisfaction qu'on en tire n'est pas physique. Le plus fort, et ça disparaît vite, se voir dans cette situation.

Elle criait à tue-tête : « Pourquoi me priver d'un plaisir aussi innocent ? » Je ne sais pas, si tu dois intégrer à *Sujet Angot* ce genre de phrases, finalement. J'ai réfléchi. Il y a un côté roman contemporain dont tu dois te méfier. Des étudiants m'en ont parlé de ce côté-là dans tes livres, ce côté « malin » les énerve. « Je suis intelligente, vous aussi », ce côté « complicité littéraire, on se comprend », les gens ont-ils besoin de ça ?

Si je pense au plus important pour moi, à ce qui vient en premier, c'est être deux pour la vie. Avoir quelqu'un à qui se donner. Pas n'importe qui.

Léonore, tu es fière d'elle. Hein? Tu as confiance. Ce qu'elle est, ce qu'elle sera.

Tellement confiance que tu n'as pas besoin d'être physiquement là. Tout le temps. Tu n'as pas eu besoin de faire la promenade avec nous, le jour du pique-nique au lac du Salagou. Tu pouvais rester dormir sur ta serviette, oui. Cinq heures du matin.

Je tourne en rond. Je pense à ces pages que tu intégreras peut-être à un de tes textes, peut-être entamé déjà, dont tu ne me parles pas. Tu dis qu'on restera proches, intimes, etc. Dès qu'il y aura quelqu'un, c'est évident, c'est à lui que tu montreras. Il aimera beaucoup ton écriture. Avec Mayen, c'est peut-être le cas, déjà. Les nouvelles pages parlent de lui. Dans ton processus de séduction, il y a ça, montrer. Toutes ces histoires de rester proches... il faut être lucide.

J'aime beaucoup : « Léonore commence cette année à écrire en attaché, hier sur son cahier : Demain, on va au musée. *Demain* en attaché, on n'y comprenait rien mais j'en ai presque pleuré. Ma petite fille. »

Hier elle m'a dit « en fait les bisous, c'est de l'air et du bruit. » Je vais ressortir le petit cahier italien où j'avais noté des phrases. Ce serait bien que tu t'en serves.

Après m'être donné une fois à toi (ce n'est pas m'être donné une fois, c'est m'être donné, à toi). J'enlève le « une fois », parce que c'est

m'être donné, point. Je ne peux pas me donner à quelqu'un d'autre. Je me suis donné à toi. Je me suis confié, pas au sens habituel. Mais : remis entre tes mains, en te faisant confiance, en te disant « tu peux faire ce que tu veux ». Dans l'amour, se donner pour moi c'est la priorité. S'il n'y a pas ça, il ne peut pas y avoir le reste. S'il y a ça, peut-être il ne peut pas y avoir le reste non plus. C'est trop.

Deux régimes de désespoir : le désespoir doux, la résignation active, aimer dans le désespoir. Et le désespoir violent : j'éclate en sanglots, asphyxié de douleur. Mon corps se révolte. Je vois dans un éclair coupant et froid, la destruction à laquelle je suis condamné. Aucun rapport avec la déprime des amours difficiles. Non, je ne flippe pas. C'est net, net comme une catastrophe : Je suis un type foutu !

Qu'est-ce que tu veux ? Je t'aime, je t'aime, je t'aime, voilà. La pensée de toi s'intercale tout le temps, tout le temps avec tout. Avec mes lectures bien sûr. En lisant *Oui*, c'est génial ça ! Oh, là, là ! Ou le livre que j'ai mis au programme des LEA, nul, écrit par un journaliste, un livre comique, de voyages, qui parle de Paris, de Naples, de Stockholm, de Londres, de... beaucoup d'endroits qu'on connaît, beaucoup. Bruxelles, Bruges, longuement Bruges,

Amsterdam. Une phrase m'a fait rire. C'est un Américain, il se rappelle ses cours de français. « Va essayer le tableau », « prends un morceau de craie », « va ouvrir la porte », que des trucs de classe, et il dit « ça nous aurait plus intéressés si la leçon avait eu pour titre », là je cite, en français dans le texte « Claude vient d'avoir son premier *wet dream*, c'est magnifique. » *Wet dream* c'est pollution nocturne, éjaculer dans son-sommeil, un rêve érotique qui te fait jouir. Ouais donc voilà, ça s'intercale. Avec qui que je sois, où que je sois, quoi que je lise. Avant aussi d'ailleurs. Ce n'est pas uniquement la privation. Tout me ramène à toi, tout et tout le monde. C'est vrai...

He accepted that. « It has been, he said, very wonderful-especially Russia. Russia was all that we had imagined, and far, far more. I even spent some days on a river boat on the Volga. Do you remember that boatman's song that you used to play? »

« Écrivain? C'est tout à fait original. Rare. Alors là, il faut que je vous raconte une anecdote. J'ai dîné avec Pivot un soir à Valparaiso. » Vous négligez parfois votre vie privée, ma chère Christine, laissant votre entourage incertain de vos intentions. Ce qui peut créer des conflits. Votre susceptibilité n'accepte pas les reproches.

Comme si le monde était conçu pour que ma vie soit tournée vers toi. Tu n'es pas mon prisme (le monde à travers toi) ni mon filtre (voir par tes yeux ou par ton esprit). Non c'est l'organisation du monde, faite de telle façon que je me tourne vers toi. C'est pire. Prisme, ce serait un état de dépendance. Là c'est fou, je vois le monde autour de toi, je le pense, comment le dire moins imagé? je crois que ce que j'ai vécu avec toi était si intense que ça a irradié, tout le reste. C'est ça, voilà, irradié. Il y a de notre amour partout.

J'ai trop d'amour, je sais. Je suis sérieux, grave, intense. Il y va de ma vie, sérieux c'est normal. Du sens de ma vie. Du bonheur, non.

« Claude ne comprend rien aux artistes, m'a dit Denis. » Je me suis donné à toi comme lui à la peinture. Toi à l'écriture. Mais le narcissisme limite beaucoup d'artistes. C'est lui qui donne à l'orgueil sa dimension de péché capital. Les grands peintres en sont débarrassés (Bacon, Matisse...). Dans l'autoportrait ils mesurent leur passion. Les autres (Ben, Kahlo, Foujita... et Denis), s'exposent. Comme les chauves-souris, leur propre lumière les aveugle.

Je n'ai pas un plan dans la tête. Au hasard, je tombe sur des choses amusantes. Dans ma

mémoire, ou dans les livres là sur mon bureau. Vous cachez vos sentiments profonds sous une certaine froideur qui peut passer pour de l'égoïsme. Vous êtes trop cérébrale. Il y a des choses que j'ai eu du mal à accepter. De ton corps, je t'en ai parlé. Et puis ton ironie. J'ai fini par tout accepter. Mon amour est reconstruit. Remis à jour, comme tu es aujourd'hui, comme je suis aujourd'hui. J'ai enlevé toutes les scories, mes difficultés à accepter tes gaz, ton ironie. Léonore aime que tu sois écrivain. Elle me parle souvent de tes livres, fait des plaisanteries, des jeux de mots sur les titres. Elle associe tout ça à liberté, à plaisir. On a le droit de tout écrire, elle le sait. Con, dégueulasse, merde. Je ne l'ai jamais entendue dire qu'elle voulait être prof d'anglais, même en fac.

Ce conte inuit aussi : Une femme phoque se lavait ayant enlevé sa peau, un homme la lui déroba. Il demande à la femme phoque de l'épouser. Elle accepte. Au bout de sept ans et un enfant, privée de sa peau de phoque, elle pâlit, perd ses rondeurs. Ses cheveux. Devient aveugle. Elle demande à l'homme de lui rendre sa peau. Il répond « femme, si je te la rends, tu me quitteras. — Je dois récupérer ce qui m'appartient. » Il lui dit « tu me laisses sans femme et sans enfant » et il s'enfuit.

Quand je pense à tout ce qu'on a vécu. Tu vois. Je me dis « non, elle n'a pas le droit d'écrire comme ça. » Vous pouvez réussir un bonheur très solide, petit Verseau, en étant plus stable, plus tendre, plus indulgente.

On ne peut plus la laisser seule. Même pour les besoins urgents. Pour la nuit, on a placé des grelots aux pieds, et aux mains attachées à la camisole, afin de prévenir tout mouvement, tout frottement dangereux. Mais les contractions des muscles du périnée amènent à la volupté. En dépit de toutes les précautions prises.

Dans *Sujet Angot*, c'est *Mélodrague* la meilleure idée. Toi qui recycles tout, je me demandais pourquoi tu ne le ressortais pas. Au moins le début, qui était génial. « Mais je mouille. Si, si, je vous assure, tenez, euh non. Euh pardon. Enfin, je me parlais à moi-même. N'empêche que c'est vrai ce que je disais dans la phrase précédente. Rien qu'au souvenir de ce garçon, je suis émue. Je ne sais pas son prénom. Ah, je connais son nom de famille, un peu quelconque, français, sans noblesse. Il commence par un M. Et alors le M, pour peu qu'on ait des enfants, c'est très facile à marier. Vous voyez, c'est cela la folie, le dé clic qui retient le bonheur tranquille d'être fort. Avec cet impulsif en moi, cette confiance dans l'instant, je n'ai jamais pu..

vivre la même vie plus de deux ou trois heures de suite. Inconstance, instant, instable. Nouveau, nubile, nomade. Je vous confie toutes ces choses et elles vous semblent... Mais moi cela fait au bas mot deux ans que je n'avais pas mouillé. Je me rappelle très bien. C'était à un mariage, non, pas le mien. »

Yes, I have been to all those places that we talked of. Spain, Corsica, Siberia, Russia, Egypt. The only left is China, and I mean to go there, too, when the war is over. Quand je pense à tout ce qu'on avait dit, à tout ce qu'on n'a pas eu le temps de faire, et à tout ce qu'on a vécu, moi aussi.

[Léonore vient de me dire, passant à côté de l'ordinateur : j'aime bien ce *Sujet Angot*, là, ce machin-bidule. Tu peux me le lire? – *Yes, I have been to all...* – Non, en français. – Oui, j'y suis allé dans tous ces endroits dont nous parlions. L'Espagne, la Corse, la Sibérie, la Russie, l'Égypte. Il ne reste plus que la Chine, et j'ai l'intention d'y aller d'ailleurs, quand la guerre sera finie. Quand je pense à tout ce qu'on avait dit, à tout ce qu'on n'a pas eu le temps de faire, et à tout ce qu'on a vécu, moi aussi.]

« Olsson's, rue Pierre-Charron. Les magasins. Les hôtels. Nice. L'arrivée à Nice. Le

Mont Boron. L'époque du Mont Boron. La rue Urbain-Bosio. La boîte aux lettres. La grille de la maison. Le jardin, le balcon, la vue par la fenêtre de la salle de bains. Mon père. La fenêtre, la porte-fenêtre. Les tomettes, la chaise longue, les canapés, le tableau. *Vu du ciel*. Les États-Unis, en 94 avec Léonore, la Californie. Claude avait prospecté et trouvé une petite maison parfaite, dans un *housing estate* avec piscine à quinze mètres.

« Palerme, l'arrivée en bateau à Trapani, la voiture, Léonore derrière. La chaleur, un 15 Août, tout fermé, tous les garages, et la voiture à la descente du bateau qui n'avait plus que la troisième vitesse, pour faire cent kilomètres et quelques. Trapani-Palerme, comme ça. En troisième vitesse. L'arrivée à la résidence-hôtel. Sombre. Le jardin en pleine chaleur. Obligés de sortir à treize-quatorze heures, son heure de réveil, rentrer pour seize heures, l'heure de sa deuxième sieste, ressortir pour dix-huit, dix-neuf heures, l'heure de dîner approchait, la fraîcheur, ça allait.

« Naples était prévu avant qu'on se sépare, en avril de l'année dernière. Claude reculait plus le voyage approchait. Des semaines avant d'acheter ce billet. Ensuite : "je ne suis pas sûr de l'utiliser." Discussions sans fin là-bas. Cette fille,

comment c'était possible? Une fille de vingt-cinq ans, une étudiante, me faire subir ça? L'envie de rentrer à Montpellier pour en finir : à quoi ça rime d'être là? Margellina, les rues du centre, le funiculaire, Prada. Un sac très plat. Cet après-midi peut-être qu'on va partir à Ischia. À midi, le temps de faire les bagages, de prendre nos douches, de prendre un taxi. Le bateau mais la pluie, beaucoup de pluie, la mer est mauvaise. *Histoire de ma vie* de Casanova. Acheté à la librairie française, au semblant de librairie française. L'Institut français juste en bas de notre hôtel. La semaine dernière, Annie Ernaux invitée, restée une semaine pour visiter. L'Institut français avait refusé de m'héberger. Quatre fois j'ai téléphoné, "retéléphonez", quatre fois j'ai demandé, "faxez-nous un CV, un projet". Pas de réponse. Rappeler, "rappelez-nous", j'ai rappelé, on m'a demandé de rappeler, le secrétaire général, dans deux heures. De Montpellier, mes sous, ma facture. Pareil une fois arrivée. Plus tard encore, de retéléphoner plus tard pour voir les disponibilités, les dates. Jusqu'au dernier coup de fil : impossible.

« La naissance de Léonore, bien sûr. Le sommet. Le 2 décembre, rue Joffre, descente jusque chez nous (Nice, rue Blacas), la rue de la médiathèque, le résultat du test, à la main. Enceinte.

"Vous êtes enceinte." Voilà ce qu'on a vécu. On a vécu : enceinte. On a vécu : échographies. On a vécu : les centimètres. On a vécu : elle est née. On a vécu : Claude arrive. On a vécu : j'ai entendu la voiture. On a vécu : elle est belle. On a vécu avant qu'elle naisse quand je te disais à Nice, je me rappelle, dans le parc du Château : tu verras, notre enfant, il sera tellement beau, ce ne sera pas de la beauté. C'est une fille. C'est un petit brun ou une petite brune. Éléonore. Léonor. Léonore, qu'est-ce que vous en pensez, madame Gasiglia (la pédiatre), madame Gasiglia, avec un e ou sans e, qu'est-ce que vous pensez? Qu'est-ce que vous préférez? Avec un e. Le retour dans la voiture, les fleurs. Saint-Tropez deux semaines, elle avait un mois et demi, le kangourou qu'on se disputait. J'ai fait un cauchemar. Les parents. Mon père. Une mise à sac. Une poursuite. Un crime. Un appartement vide. Une tuerie. Ne plus savoir où aller. Ne plus savoir où coucher. Les parents de Claude. Écrire. Est-ce que tu peux lire? Maintenant? Où tu vas? Prendre ma douche, pourquoi? Comme ça. Où tu vas? Faire une course. Où tu vas? À deux pas. Où tu vas? À la Fnac. Où tu vas? À Minneapolis voir s'ils ont reçu un disque. Tu rentres vite? Vite, vite, vite? Très vite? Oui, tu le sais bien. Tu le sais bien que je

fais toujours le maximum pour rentrer le plus vite possible. On a fait un gentil petit repas. Viens près de moi. Tu m'aimeras toujours? C'est vrai? Comment tu me trouves? Est-ce que tu me trouves belle? Léonore, comme elle est mignonne, hein? Viens. Tout à l'heure. Non, viens. Je ne peux pas. Arrête de crier comme ça. Où tu vas? Tu ne peux pas te passer de moi cinq minutes? T'as envie de partir où en vacances? Est-ce que tu aimes mon corps? Et comment tu trouves Machine? Si on rentrait. Si on faisait des courses au lieu de tourner dans les rues toute la soirée. Vas-y, je t'attends, je fais chauffer le four en attendant. Je suis bien avec toi. Je t'aime. On a fait un gentil petit repas. Paris, Nice, Reims, Bruges, Montpellier, Léonore, ses parents, mon père, la publication, la première. *Vu du ciel*, le restaurant de la tour Eiffel, et je t'aimerai toujours.

« Olsson's, rue Pierre-Charron. L'ambiance. Céréales, yaourt, saumon. Fiona. Trente ans. Les magasins. Les hôtels. Nice. L'arrivée à Nice. Le Mont Boron. L'époque du Mont Boron. La rue Urbain-Bosio. La boîte aux lettres. Oui, tout ça. Quand je pense à tout ça. La grille de la maison. Le jardin, le balcon, la vue par la fenêtre de la salle de bains. Mon père. La fenêtre, la porte-fenêtre. La pièce avec les

tomettes, la chaise longue, les canapés, le tableau. Tout ce qu'on a vécu. Trente ans, à Paris, Hermès. Pour *Vu du ciel*, la tour Eiffel, le restaurant. La grande table en verre, mon bureau. De dessous Claude m'avait prise en photo, écrivant. Je ne sais plus quoi. Ça n'a rien donné mais Claude, ce n'était plus possible. Tous les efforts avec Claude. Plus possibles. Fatigués. Marre.

« Quand je pense à tout ce qu'on a vécu. Tout ce qu'on a vécu. Palerme, l'arrivée en bateau à Trapani, la voiture, Léonore derrière. La chaleur, un 15 Août, tout fermé, tous les garages, et la voiture à la descente du bateau qui n'avait plus que la troisième vitesse, pour faire cent kilomètres et quelques. Trapani-Palerme, comme ça. Ça n'existe plus. L'arrivée à la résidence-hôtel. Sombre. Le jardin en pleine chaleur. Obligés de sortir à treize-quatorze heures, son heure de réveil, de rentrer pour seize heures, l'heure de sa deuxième sieste, ressortir pour dix-huit, dix-neuf heures, l'heure de dîner approchait, ça allait, la fraîcheur, ça n'existe plus. La douceur.

« Naples. L'avion raté. Naturellement. L'avion raté. Les billets perdus, le train-couchettes alors, la dernière solution. L'année dernière, 97, avril. Pas si mal finalement : le wagon-restaurant, le

dîner, la vue, les secousses, le thé, le thé au lait, l'Imovane pour m'aider à dormir. Le réveil auprès de Claude, pas loin. Rome, la gare Termini, un dimanche, les bagages, lourds pour traverser la place. Deux cappuccinos, avec cioccolato spremutato, les premiers depuis... oh! deux ans. Naples, l'hôtel. Du bruit, je me plains, au début. Ça va, on a la chambre sur le jardin. Est-ce que tu veux qu'on aille à Ischia, ou on rentre à Montpellier tout de suite si tu veux. Tant pis pour le fric. Finalement, on est allés à Ischia, on a trouvé un joli petit hôtel, la Villa Rosa, avec une piscine d'eau chaude. L'île est pleine de sources chaudes. On peut se baigner par n'importe quel temps, on enfile un peignoir en sortant, ou un grand drap de bain, on s'enveloppe. Beaucoup d'Allemands, de vieux Allemands, à la retraite, que des Allemands. Zimmer frei. Frühstück, Mahlzeit. Tout ce qu'on a vécu encore. Juste avant qu'on se sépare.

« L'Italie, la Sicile. Rien d'écœurant. Des pans de ciel entier, pour toujours allumés. Claude, Léonore, moi. Au paradis. Le soir, il suffisait de lever les yeux. Les étoiles. Dans la salle de bains, un miroir à trois faces, une lumière frappait les trois glaces. Ou alors j'entendais Nick aboyer, j'allais sur le balcon,

les deux Giuseppe arrivaient : le petit-fils et le grand-père. Léonore regardait le petit garçon jouer dans la rue. On était tellement bien, ma fille pieds nus dans les aiguilles de pin. On ne craignait rien, ça ne faisait rien. À la radio italienne, il y avait eu Tchaïkovski un soir. J'aime beaucoup. J'avais ma grande jupe noire. Léonore levait son visage vers moi. Je tournais sur moi-même, et quand je m'arrêtais c'était pour une série de révérences que je lui faisais. Je dansais. Plusieurs révérences à la suite, en la regardant et en me baissant sur la musique. La grande jupe noire, j'en jouais. Tout ce qu'on a vécu. Claude prenait la voiture et allait chercher le pain. Il emmenait Léonore, que je sois un peu tranquille pour écrire. Sur la machine, sur la table de la cuisine, sur la terrasse. Dans l'allée, les chantonnements de leur retour.

« Naples. Des semaines avant d'acheter ce billet. Il ne voulait plus m'accompagner. "Je ne suis pas sûr de l'utiliser." Des discussions sans fin là-bas finalement. Il a rencontré une fille dans le bus pour la fac, à l'aller, lui a dit au retour "j'aimerais vous revoir". M'avoir fait ça à moi. L'envie de rentrer à Montpellier pour en finir : à quoi ça rime d'être là? Et pourtant, un rapprochement, des caresses, des sueurs, des jouissances. Ça a toujours bien marché mes

jouissances. Notre façon de faire bien particulière.

« On a fait un gentil petit repas, hein ? Après les courses et passage par l'Esplanade, la bande avec des chiens, qui leur donnait des coups de pied dans le ventre, et sur la tête des coups de bouteille cassée. On a fait un gentil petit repas, hein ? Tu veux que je te fasse un déca ? Chaud ou froid, glacé pour l'été. Comme à New York, comme en Italie, en Espagne aussi. Finalement, on est allés à Ischia, on a trouvé un joli petit hôtel, la Villa Rosa, avec une piscine d'eau chaude. L'île des sources chaudes. On peut se baigner par n'importe quel temps, un peignoir en sortant, ou un grand drap de bain, on s'enveloppe. Comme l'année dernière à l'hôtel du Manège. Tenu par des Danois. J'avais découvert sur une liste qu'à Copenhague un restaurant s'appelle le Léonore-Christine, orthographié pareil. On avait projeté d'y aller. Tous les trois, un de ces jours, on aurait dîné là-bas. Peut-être même qu'on aurait dit "voici Léonore, voici Christine, je suis le papa". On aurait peut-être même eu notre repas gratuit. Au moins Léonore et moi, au moins Léonore. Un si long voyage. Tout ce qu'on avait projeté. Au retour de Naples, on est rentrés le 28, le 29 il était parti. Il a trouvé un studio, il a emménagé l'après-midi,

rapide. Figure-toi moi aussi. Méfie-toi. Je l'avais prévenu, et il le savait que j'étais rapide. Il m'avait dit "je prends le risque". OK.

« M'avoir fait subir à moi, ça. L'envie de rentrer à Montpellier pour en finir : à quoi ça rime d'être là ?

« Si on rentrait. Si on faisait des courses au lieu de tourner dans les rues toute la soirée. Vas-y, je t'attends, je fais chauffer le four en attendant. Je suis bien avec toi. On a fait un gentil petit repas. Je t'aime. Les étoiles brillaient. »

Cinq heures trente du matin, encore une nuit courte. Je profite de cette lettre pour te redire : fais bien attention à ton corps et à ta santé Christine. Ta peau fine, délicate. Dans *Nouvelle Vague*, ton père en parle de ta peau. Cette espèce de finesse, inquiétante. Que je voulais protéger, maintenant encore. Je ne serai jamais résigné.

Je n'arrive pas à aller dormir, on est en pleine nuit, Léonore à côté, je me relève régulièrement pour noter un mot, histoire de ralentir les larmes. Mais comme je n'ai rien à te dire, il faut bien arrêter, s'allonger et pleurer. « Les étoiles brillaient. » Comme dit Barthes : jamais plus ce

bonheur ne reviendra. L'anamnèse me comble et me déchire. *That river life, he went on, is something quite special.* Ça m'a rendu heureux et malheureux de t'aimer. Même pendant. Aujourd'hui je n'ai plus de bonheur. Avant j'avais des moments de... bon, je ne les ai plus. Il n'y a plus de bonheur dans ma vie, Léonore, mais avec elle je fais attention. Toi, j'y suis allé à fond. Parce que tu es une adulte, parce que tu en redemandais. J'y suis allé à fond. Je me suis donné. Jusqu'au bout. Jusqu'à se retrouver seul avec cet amour. Même s'il n'y a plus le bonheur avec. Il reste le sens de ma vie. Même si ma vie n'a plus de sens.

J'ai fait un rêve. Un homme fait du trampoline, petits sauts réguliers. Il décide de faire un grand saut, très haut, très long. Ceux qui attendent leur tour le mettent en garde : nous aussi, nous voulons, on ne peut pas attendre que tu retombes. Mais l'autre en a trop envie, il prend son élan et saute. Pendant qu'il monte, les autres récupèrent le trampoline. En retombant l'homme se fait très mal. Je sais que je suis « responsable » de ce qui se passe. *The only country left is China, and I mean to go there, too, when the war is over.* Ou Valparaiso. J'irai en avril à Valparaiso. Il faudra bien, de toute façon, que je fasse quelque chose. Pendant les vacances. Il

faudra bien que je parte. Valparaiso en avril, « dans un très bon hôtel, en avril. J'entends des voix françaises à côté de moi. Je tourne la tête. Je vois une superbe blonde et Bernard Pivot avec. Je voulais être discret. » Mais au fond de moi je n'aurais qu'une envie, parler de toi avec Bernard Pivot. Est-ce qu'il te connaît ? Est-ce qu'il connaît tes livres ? La structure rigide, comme la nuque, comme la coupe de cheveux... mais cassée par ton regard. Qui est très doux, tendre. Et la bouche ? Parler de ta bouche. Il y a des imperfections. Tes dents par exemple, elles ne sont pas parfaites. Ça pourrait me gêner, chez quelqu'un d'autre. Ça donne un désordre là, et j'aime. Sinon tu serais trop parfaite. Ce que j'aime aussi, ton absence de sophistication, totale. La naissance de Léonore, bien sûr. Le retour dans la voiture, les fleurs. Saint-Tropez deux semaines, elle avait un mois et demi, le kangourou qu'on se disputait. Tout ce qu'on a vécu, tout ce qu'on a vécu.

Les bains de mer ayant surexcité le système nerveux des enfants, on les remplace par des bains d'eau douce, bromure de potassium, lait, légumes, bière, pas de viandes noires. Signe correspondant au bas des jambes, aux chevilles et au système nerveux dans le corps humain. Sans être vraiment malade, le Verseau souffre de

troubles nerveux et circulatoires qui se traduisent par des jambes lourdes et des pieds froids. Souvent lymphatique, il ne profite pas des plaisirs de la vie. Activités et distractions nombreuses lui seront conseillées. Aliments : artichaut, camomille, asperge. Fruits bénéfiques : prunes. Fleurs bénéfiques : mimosa, roses. J'aurais voulu la vie entière avec toi. Une autre façon d'arrêter les pleurs : me masturber en pensant à toi. Mais je ne jouis jamais. Il y a un truc qui me turlupine, qui me vexé. Nous sommes séparés, nous allons être officiellement, de façon permanente, séparés, au moment où *Les autres* va sortir. Les gens vont faire un lien, ça m'emmerde, même si les gens... Tu m'as répété plusieurs fois « on va inventer quelque chose, on est forts ». Mais quoi ? On va garder un contact proche, vivre en bonne intelligence. Voilà. Ce que font beaucoup de séparés. Il me manque de te retrouver le matin au réveil, le soir en rentrant après la fac, ou après l'analyse. Rentrer et être seul. Pas de sourire, d'accueil, pas de tendresse, pas d'intérêt pour ce qu'on a fait. Ni dans l'autre sens, personne. Voir ton nom écrit, programmes, textes, livres, journaux, c'est dur aussi. Se poser la question : qui est-ce ? Qui est ce nom ? Je ne sais plus trop qui tu es.

Qui es-tu ? Qui est-elle celle que j'aime ? Qui est Christine Angot ?

Pendant huit-dix jours, j'ai aimé être seul, c'est vrai. À mon rythme, sans contrainte horaire. C'était, comme je te disais à la fête de l'école, une curiosité. Aller jusqu'à l'amer et l'aigre, l'écoeurement et l'étouffement. Pour que « plus jamais ». L'aigre et l'amer ont envahi maintenant mon univers. Il me manque ta taille à prendre pour se promener au soleil, ou dans la douceur des soirées. Ta présence, quotidienne, quoi qu'on « invente », ça me manquera toujours. J'avais choisi de vivre avec toi, pour vivre avec toi. Partager ta vie. Il semblerait que je la bouffais. Du moins en partie, que je l'étouffais. Te connaître ne m'intéressait pas, mais le temps et le lieu avec toi. Et puis, désolé de te parler de ça, mais j'ai beaucoup de mal à vivre sans ton corps. Il est cinq heures du matin, jeudi 20, c'est peut-être à cause de l'heure. Je n'arrive pas à imaginer que c'est fini entre nos deux corps. Que plus jamais je ne découvrirai ta poitrine, ce bonheur incroyable de sentir petit à petit tes pointes durcir. Ton corps commencer à onduler. J'adorais tes seins, tu le sais, je n'en ai jamais connu qui me procurent autant d'excitation. Leur lourdeur ferme, leur pointe si longue, si

raide. Je pouvais jouer avec des heures. Du paradis perdu. Et jouir en toi. Je sais que tu t'ennuyais. Quand on arrivait à être libres, comme dans les derniers temps, te cogner jusqu'à ce que mon plaisir arrive et me vider en toi. Quelqu'un que j'aimais, pouvoir dire et penser « je t'aime, je t'adore, ma Christine chérie » en même temps que la queue se vide. Rien, rien, rien n'est égal à ça. Aucune autre femme ne me donnera le dixième de cette sensation. Ce n'est pas la peine de se lamenter, je l'ai connu, c'est déjà bien. Et ta façon d'embrasser dans l'amour, cette bouche souple, presque molle mais ferme en fait, qui s'offre et se dérobe à la fois. Tout ça, quand je pense que tu veux l'offrir à d'autres. Qu'ils vont le vivre, avec toi, dans leur jouissance, t'emmener, et que moi ça s'est arrêté. Je ne sais pas comment je tiens. Une horreur, c'est tout. Je vais essayer de me rendormir un peu.

Là, je suis à mon bureau. Devant moi, ta photo avec Léonore dans les bras. Toutes les deux en rouge, devant la baie des Anges. Votre sourire vers moi, un peu hésitant le tien. Des livres à moi et à Léonore, ses dessins, ses crayons, quelques médicaments, téléphone, dictionnaires, ma vie en ce moment. Je suis où

moi? J'existais en fonction de toi, j'ai voulu arrêter. D'où Irène. Pour trouver le rapport adéquat, la bonne distance. Le studio. Et puis l'évanouissement, la vie qui bascule.

J'étais à côté de Picasso qui ne disait rien et qui se calma petit à petit. Au bout d'un instant je murmurai dans l'oreille de Picasso que j'aimais son portrait de Gertrude Stein. « Oui, dit-il, tout le monde prétend qu'il n'est pas ressemblant, ça ne fait rien, elle finira par lui ressembler. » Bientôt la conversation s'anima, on parlait de l'ouverture du Salon des Indépendants. Gertrude Stein était assise auprès du poêle, elle parlait et elle écoutait, elle se levait pour ouvrir la porte.

Oh! ma petite Christine, comme tout ce que j'étais en train d'écrire s'arrête brusquement. Tu viens de me téléphoner pour Avignon, l'anniversaire de Léonore. Pour annuler la réservation. Une chose qui s'arrête, encore. J'en suis malade, je pleure. Comment est-ce arrivé? Je tiens, je tiens, et puis je m'effondre. Ne plus te voir, ne plus vivre avec toi, ne plus te faire l'amour, ne plus partager de maison. Non. Je n'en veux pas. Non. Mais rien à faire. Accepter, dire oui, bien sûr, d'accord. Mais non. Mon Dieu, même Avignon qui saute. Je n'y arrive pas. Tu ne veux plus te déshabiller devant moi.

Un poisson tu es, vif, agile, brillant, qui se faufile, comme il dit, part en haute mer par la porte entrouverte. J'en crève. Je ne parlerais que de ça. Des heures, des heures, des heures. Ton absence. Ta voix, le ton fatigué, douloureux, oui, mais ferme, poli, sans appel, lisse, lointain. C'est toi ? Mais qui es-tu toi ?

« Tu me manques. – Qu'est-ce qui te manque ? – Quand je te prenais par derrière. Et tout le reste. » Tu es ça ? Une machine de Jean Tinguely, *Autoportrait*, montre un personnage gesticulant et dérisoire, à la tête de marionnette folle. Dans son dos, deux petites ailes repliées nous rappellent l'impossibilité du rêve. Peine, compassion, compréhension, je sais ce que ça te fait, de lire tout ça.

Même jour, midi. J'ai fait les courses pour le pique-nique de Léonore, préparé le sandwich. Oui, j'ai du mal avec ton autorité, ton ironie, ton indépendance, ta force de caractère, tes critiques. Tout cela m'atteignait au plus sensible. Toi que j'aime. Le sujet amoureux perçoit l'autre comme un Tout, ce Tout, en même temps, lui paraît comporter un reste. Qu'il ne peut dire. Quand tu souris, ta douceur apparaît. Tes attaches déliées, ton odeur, le grain de ta peau, et en dessous la chair. Je la trouve parfaite. Pas trop musclée (je ne trouve pas ça excitant)

pas molle, pas sèche. Ils ne se suicident pas, ils ont tout au plus envie de se mutiler. Les animaux, je crois. Je ne sais plus.

« Tu es plutôt basique dans ta façon de t'habiller. » André Dussollier, Verseau : ce beau comédien dégingandé affiche un penchant très uranien pour des vêtements confortables, sans recherche esthétique. C'est en effet, une constante du signe que d'imposer ses propres goûts au mépris des modes et des canons de l'élégance.

« Pas le temps de faire la piscine. Et la pension alimentaire. Les enfants. Cette grosse maison, il y rentre pour dormir sinon il y déprime. Sauf quand il y a les enfants. Alors là, c'est gai. Alors là ce n'est pas triste. C'est avec lui, de tous, que je préfère pour l'instant faire l'amour. » Une page plus loin : « Cher Jean, Je n'ai pas l'habitude d'un truc "sans lendemain". La perplexité m'empêche d'être bien. Qu'on soit amoureux de moi, qu'on tombe tout de suite amoureux de moi, qu'on y tombe, vite, sans dire "je ne suis pas sûr de vouloir prendre le risque". Si tu te dis seulement "bon d'accord, elle a de jolies fesses", je ne viens pas. Sinon, réponds-moi. Christine. »

« Tu me fais lire une page de toi, et ça y est, je suis pris au piège. »

L'un trop intello, l'autre pas assez, le troisième ne te rappelle pas, le quatrième c'est une fille, le dernier c'est moi, le tout, impossible. Comme réalité-fiction un mur, des murs dans ta vie partout. Si tu m'aimes à nouveau, tant mieux. Je n'arracherai rien, pas de lutte. Les victoires, des défaites pas encore mûres.

Oh, je ne noircis pas le tableau. Je sais ce que j'ai vécu, Christine, le bonheur que j'ai eu. Même si tu « ne regrette rien », le bonheur était mêlé à l'enfermement, le doré à la prison comme tu m'as dit. L'amour à la frustration. Au bout du compte, tu préfères passer la deuxième moitié de ta vie autrement. Ne pas faire l'amour pendant des mois, des années ou plus, je ne le conçois pas. Bien sûr. Mais je sais tellement l'absence de plaisir à jouir (ce n'est pas de la rhétorique) dans un corps qu'on n'aime pas. De la mécanique pure. Tes attaches déliées, ton odeur, le grain de ta peau, la chair parfaite, pas sèche. Quand je dis sèche, j'entends la peau et la chair. Ce que j'aime beaucoup. Je ne suis pas en train de parler de mes goûts, mais de ce qui te rend belle. Objectivement. Tout ton système pileux, des cheveux très épais, très noirs. Pas noirs, bruns. Épais et en même temps souples, soyeux. Ton sexe aussi, c'est épais et doux. Beau. Un duvet léger sur un sexe, ce n'est pas

beau. Malgré le côté épais de ce système pileux, tout le reste de ta peau est très net, exempt de poils, tes bras, ton ventre, tout ça. Ce qui est plus joli que des filles avec des bras de garçon. Des brunes, ça arrive souvent. Je n'ai pas envie d'une vie de moine pourtant, mal équilibrée. Comment faire autrement ? Je compenserai par l'amitié, si j'en rencontre. Il m'arrivera sûrement de me masturber.

Annie Lacroix (notre homéopathe) t'a donné comme remède Hepar Sulfur. Voulant prévenir tant de drames, maintenir la paix, la beauté, la pureté et l'ordre à tout prix, Hepar Sulfur (toi en homéopathie) déchaîne les drames et le cataclysme. C'est tout ou rien, pas de compromis. Il doit faire régner la pureté autour de lui. Il refuse la subordination. C'est toi. Tu es un personnage de l'Ancien Testament. Moïse. Les tables de la loi, sur la pierre, gravées. Tu peux t'identifier. Le mur d'eau pour sauver tout un peuple, pour empêcher toute une foule de se noyer. Le petit berceau d'osier. La bâtardise. Quant à ce bâton, prends-le en main ! Avec lui, tu feras les signes. La loi, les murs que tu construis, la présence de l'eau dans tes livres, et la foi. J'ai trop d'amour pour toi pour que le corps d'une autre ne puisse jamais être qu'un pis-aller. Et ça, merci bien. Je n'en ai plus rien à foutre, littéralement. Sauf si

tu es ma muse. C'est l'heure de préparer Léonore pour l'école. Je me contenterai de te répéter, encore et encore, que je t'aime, que je t'aime, que tu es le sens de ma vie, son bonheur, sa direction. Les pires platitudes et banalités de tous les refrains d'amour.

La phrase est cassée, délibérément, la continuité narrative absente. N'en déplaise à quelques-uns, elle prolonge son entreprise autobiographique. Le quotidien est omniprésent, le « refus du récit » que revendique Angot, d'une extrême efficacité. Il faut recommander *Les autres* pour la virulence de la prose et du propos d'Angot. Une des choses que je trouve les plus belles chez toi, sujet Angot, c'est ta poitrine, qui te donne un corps magnifique. Ça dépend des critères. Pour l'Américain moyen, tu serais plate comme une limande. Moi je trouve que tu as une poitrine parfaite. Et tu en as, il ne faut pas aller la chercher. Cela commence à se savoir : Christine Angot est, avec Lydie Salvayre, un des écrivains importants d'aujourd'hui. Le bouche à oreille semble enfin fonctionner en leur faveur. Angot est une romancière cruelle et obstinée. Problème ? Vraie richesse ?

Les rivières, les canaux, les étangs, partout où il y a de l'eau, qu'elles soient du sang. Qu'il y

ait du sang dans tout le pays, dans les récipients de bois comme dans les récipients de pierre. Toutes les eaux du fleuve se changèrent en sang. Le cœur de Pharaon resta endurci. Tu m'excuseras, je dis un peu n'importe quoi. Il est trois heures du matin, je suis claqué. Entre tous mes livres étalés, j'ouvre, tous me parlent de toi. Les deux avant-bras, maintenus, croisés sur la poitrine, les mains à proximité des épaules, les jambes et les pieds écartés, attachés aux fers du lit, le tronc fixé sur le matelas par des cordons noués au lit.

Tes proportions sont idéales, pour moi, suffisamment menue et délicate pour que toutes les références nourricières ou animalières soient inexistantes. Et puis surtout ce qui la rend belle, ta poitrine, c'est sa pointe. Ce n'est pas une question de goût mais de beauté, encore. Une poitrine, quelle que soit sa forme générale, si ce n'est pas terminé par une pointe, ce n'est pas beau, timide, pas terminé, et surtout pas du tout excitant. Il y en a facilement une sur deux à voir sur les plages. Anne-Frédérique, elles étaient trop discrètes.

There was a tall plate of fruit in front of him, and very carefully, in a way she recognized immediately as his « special » way, he was peeling an orange. He must have felt that shock of

recognition in her for he looked up and met her eyes. Incredible! he didn't know her!

« De toute façon, je suis mariée. C'est comme être morte : rien devant soi. Des souvenirs de débuts de... que je garde précieusement comme des vies de rechange. Pourtant j'aime mon mari, moi madame, moi monsieur (rayer la mention inutile). » *Mélodrague* aussi, de tout ce qu'on a vécu ça faisait partie. Je t'aime, je t'aime, à tout laisser pour toi. Attendrie, compatissante ou énervée par moi. Voilà ce que je te dirais. Que tu es mon amour. Que je ne conçois pas la vie sans toi. Que si le futur est à l'image de ces deux mois, il le sera, oh ! que ce sera lourd.

Mardi 22 juin, midi. Sale matinée passée à faire les agences, à ne rien trouver, à flipper à l'idée de cet emménagement. J'ai la boule dans la gorge. Je ne veux pas m'installer tout seul, pour tout le temps. Moi aussi je rentre dans la deuxième moitié, petite, de ma vie. À reculons, avec des pieds de plomb. Je voulais autre chose. Une vie entière avec toi, l'écriture du début à la fin, l'amour des premiers frémissements à la douleur jusqu'à l'épanouissement, ton corps de la fraîcheur inquiète à la petite pomme. Tout. Le meilleur et le pire. Être trois, deux à nouveau et chercher comment. Ce sera autre chose le

futur. Avec toi mais autrement, ailleurs, gentille. Avec qui vivre après toi ? Comment vivre après toi ? Tu étais le bonheur, l'espoir, l'avenir, la joie, le toujours-à-construire, le jamais-acquis, je n'arrive toujours pas à y croire. Même jour, vingt-trois heures. Voilà, nous sommes rentrés du spectacle et du pique-nique. Encore un soir sans toi. Je vais sûrement répéter ça tous les jours. C'est la dernière chose à te dire, la moins diplomate. Dans combien de jours arrêterai-je de compter les jours sans toi ?

And then, after six years, she saw him again. He was seated at one of those little bamboo tables decorated with a Japanese vase of paper daffodils, he was peeling an orange. His « special » way.

De tout ton corps, ce que j'aurais envie de dire de façon générale, c'est la grâce de ton corps, et donc les mouvements, gracieux. Ta poitrine est gracieuse, tes hanches sont gracieuses, tes bras. Marie t'invite au restaurant, elle paye, elle commande du champagne, elle t'oblige à en boire. Tu lui plais. Tu me manques. « Ce mec me plaît. La main sur la taille. La façon de me bloquer sur le lit. De me retourner sans se retirer, souplement. » J'avais un seul amour dans ma vie, je n'en ai toujours qu'un. Rien de toi, ni lettre, ni message sur le répondeur.

Des conversations techniques sur les horaires de Léonore, et le trou béant de mon attente. Je ne pensais pas que cela arriverait. Je te pleure.

Moïse, qui avait grandi, sortit vers ses frères et vit ce qu'étaient leurs corvées. Il vit un Égyptien frapper un Hébreu. L'infibulation, le fer rouge, les interventions chirurgicales sur le clitoris, toi non plus tu ne supportes pas.

Je ne veux pas risquer de situation à la Valérie et Philippe, à qui il arrive de faire l'amour quand ils se retrouvent dans un même lit (Noël, Pâques...). Pour quelques instants d'un pseudo-bonheur, je ne veux pas provoquer ta gêne ou ta colère. Cela ne se présentera pas.

Je n'ai rien de spécial à te dire. J'écris à moi-même, pour moi-même, plus qu'à toi. D'où le ressassement, la répétition. Tu le liras, c'est convenu, cela ne t'apportera rien.

Je n'ai envie ni de musique, ni de théâtre, ni de cinéma, ni de gens, de toi seulement. Gracieux, c'est un mélange de délicatesse des formes, pas trop gros. Les hanches en amphore, je ne trouve pas ça délicat. Cette taille pas très marquée, ces hanches pas très marquées non plus, qui donnent un côté un peu masculin à ta silhouette. Tu as un petit quelque chose qui n'est pas le purement féminin habituel. Pas trop

de contrastes, les formes pas trop marquées. Et pas sèche, pas maigre.

Après une soirée à la maison : le monde c'est la vie et la vie c'est le monde. Tu lui réponds : tu en dis des jolies choses. – Oui, c'est mieux que caca-boudin ! La nature n'avait encore aucune exigence, lorsque X... a commencé à se livrer à l'onanisme. Attendez-moi les gars ! Arrête de me recopier. Tu sais ce que c'est mon rêve?... J'ose pas te le dire... Je voudrais me marier avec... Zorro. Regarde le vélo joliment enrubanné. « Que des piscines, que des décapotables, que des rouges. Que des Mercedes, que des coupés. Des garages. Et dans les garages, que des sacs avec des clubs de golf et des planches à voile. Des skis sûrement dans les greniers pour l'instant, en plein été. Ça ne te dérange pas qu'on passe par le garage ? »

Tout installer, tout acheter, accueillir Léonore, passer le temps comme je peux. J'ai envie de me coucher, tellement cette matinée m'a épuisé, lessivé, démoralisé. Malgré ton insistance, tu vois bien que plus rien n'est comme avant. Il n'y a plus le partage. Un grand article, une page entière dans *Le Monde* avec ton nom en gros dans le titre. Tu le savais, depuis hier soir, et rien, pas même un coup de fil, pour me

prévenir. Je vais lire ça tout seul, je garde ma joie et ma fierté pour moi, tout seul comme un con. Le Verseau, signe de l'espoir. Tu me manques. De nouveau je fais des cauchemars. Nous sommes couchés l'un à côté de l'autre, pour dormir. Puis je suis avec toi au carnaval. Nous sommes sur des échasses hautes comme des immeubles. Des échasses très difficiles à maîtriser. Nous devons toujours marcher pour ne pas tomber. Nous devons faire toujours plus de pas. J'ai peur que nous ne tombions épuisés. Je me demande : vaut-il mieux marcher, quitte à tomber épuisés, ou tout de suite s'écraser ?

Pour terminer, ce que j'aimerais dire c'est ce côté gracieux et délicat de ton corps, de tes gestes, ton maintien. À la fois de la réserve et de l'affirmation.

Christine, j'ai plongé un peu plus profond, je suis resté des années la tête sous l'eau, sans respirer, je me suis mouillé, j'ai été humide, froid, j'ai tremblé. Là, je suis sec, dur, brillant, j'étingelle, je résonne. Mon cœur est triste, mes yeux mouillés c'est la dernière chose. Mais je marche fermement, plus rien ne me fait peur, même toi. Je t'ai perdue mais c'est l'ancienne Christine que j'ai perdue. Une nouvelle est advenue que je contemple de loin, admiratif, émerveillé, amou-

reux. Ma joie et ma peine, mon bonheur et ma souffrance à jamais.

Ma maison me manque aussi. Peut-être pas celle-là précisément mais une maison-home-foyer. Un endroit chaud avec deux personnes qu'on aime dedans. Ne prends pas la peine de penser « mais enfin, c'est toi qui l'as voulu, toi qui es parti ». Je le sais, j'y pense. Je parle de mon état présent. L'article du *Figaro* m'a fait de la peine. Reste son talent de mise en scène et de description, tout droit venu de la dramaturgie, qui parvient à peine à sauver ce roman inégal. Moïse répondit : « Ils n'entendront pas ma voix. Ils diront : Le Seigneur ne t'est pas apparu ! » Le Seigneur lui dit : « Qu'as-tu à la main ? – Un bâton. » Ton nom me fera toujours tressaillir, je parlerai toujours de toi aux autres avec fierté, à Léonore avec amour, à moi-même en secret avec... je ne sais pas. Mais je te parlerai et je me parlerai de toi. De cette maison, celle-là et les autres, où j'ai vécu avec toi et Léonore tant d'années. Où je te vois encore vivre de temps en temps, brièvement. Dont je me sens exclu absolument. Où la moindre trace de ma présence a été si rapidement effacée. Je me suis demandé pourquoi. D'autres mecs éventuels, qu'ils ne voient pas ma trace ?

« Tu me plais et j'ai envie de partir avec toi, à

Bruxelles, à Paris, à New York, à l'île de Ré. Plein d'endroits. »

« You'd like almost everything about Russian life, he said warmly. It's so informal, so impulsive, so free without question. And then the peasants are so splendid. They are such human beings – yes, that is it. I remember one evening, we took supper and champagne and ate and drank on the grass. And while we were eating the coachman came up. "Have a dill pickle", he said. He wanted to share with us. That seemed to me so right, so – you know what I mean? »

C'était peu agréable de voir des choses qui me rappellent? Il résiste, dit qu'il ne veut pas souffrir, et ne te téléphone jamais. Il se cache « derrière les coraux » comme tu as écrit, très poétique, malgré ça tu es prise. Embarquée, des jours, des semaines, ça se confirme. Mercredi, mercredi, je saute sur le lit (en faisant du trampoline). Toute l'œuvre de Jacques Prévert, empreinte de tendresse pour les enfants, les opprimés et les victimes, reflète la générosité et l'altruisme propres aux natifs. J'avoue ne pas avoir d'idée sur tes raisons. Cette élimination radicale, ça m'a fait drôle. Je m'y ferai. L'absence de foyer, le lit à une place, la deuxième pièce pour Léonore avec tout en

double chez moi. Je suis dans la peine et la révolte.

Quelle est la part de ce que je t'ai confié pour le livre l'année dernière? Danger pour notre couple, je te disais. À retardement et sans que tu t'en rendes compte. Qu'as-tu à la main? Un bâton, dit-il. Jette-le à terre. Il le jeta à terre : le bâton devint serpent et Moïse s'enfuit devant lui. Le Seigneur dit à Moïse : Étends la main et prends-le par la queue. Il étendit la main et le saisit : le serpent redevint bâton dans sa main. Étends ton bâton et frappe la poussière de la terre. Elle deviendra moustiques dans tout le pays d'Égypte. Il y eut des moustiques sur les hommes et sur les bêtes. Toute la poussière de la terre devint moustiques dans tout le pays d'Égypte. Mais le cœur de Pharaon resta endurci.

La liberté créatrice du Verseau : exempte de tout effort apparent. Il faut que tu retiennes ça. Il a raison dans un sens ce type du *Figaro* : pour intéresser le lecteur faut-il tant en rajouter? Je te fais confiance, tu y arriveras. Mais attention. Tu t'éloignes parfois. La seule chose que j'aime vraiment c'est tout ce qu'on a vécu, tout le passage. C'est d'une émotion. Mets des mots de Léonore. Prends des phrases de moi. Tu peux

en faire ce que tu veux. Écoute hier ce qu'elle m'a dit quand je l'ai couchée « je me caresse avec les oreilles de mon petit chien, là, le sexe. Je l'adore ce chien. Je vais mourir avec lui. »

Impossibilité la plus absolue d'opérer le plus petit mouvement. Raide et immobile comme une grenouille soumise aux contacts électriques violents. Ce n'est pas de la haute littérature, mais je t'assure que ça se répercute en moi.

J'ai fait un rêve terrible. On était avec Léonore et on avait invité un copain à elle. Ils venaient nous déranger, on les repoussait. Les volets étaient fermés, mais des feuilles entraient par la fenêtre. On les engueule, ils nous laissent, le garçon nous énerve. On se rapproche. On commence à avoir envie de faire l'amour. Tu commences à m'enduire le bas-ventre avec du cold-cream. Ils entrent. On était nus. Je cache avec ma main le cold-cream sur mon ventre. Léonore s'en va. Et alors, à ce moment-là, il y a le garçon qui vient. Il ouvre la fenêtre, à côté du lit où nous étions tous les deux, et les volets. Il prend une feuille de remboursement de soins. Il la prend et s'écrase en bas. On se met à la fenêtre. On voit son corps complètement écrasé en bas. On devait être trois ou quatre étages plus haut. Toi, tu dis « mais quel con, quel con. » Je te dis « occupe-toi de Léonore », et

moi je descends, je m'habille, dans la presse, je mets mon pantalon. On n'a pas de peine, on est choqués, toi, tu gueules. On dit « tu vois, il ne faut pas les rudoyer, les gamins. » Il faut tirer Léonore de la fenêtre pour qu'elle ne voie pas, il n'a pas le même âge qu'elle, on se dit que c'est peut-être pour ça, qu'ils ne jouaient pas bien ensemble, qu'ils ne s'entendaient pas, qu'ils s'ennuyaient. Là, Léonore me réveille, elle avait envie de faire pipi. Et tu sais comment il était habillé le petit garçon ? Il était habillé en rouge, comme toi quand je t'ai vue la première fois.

Je me suis dit « ça y est : tu as tué ton amour pour Christine. »

Te souviens-tu le soir quand elle voulait lire toute seule après qu'on avait lu avec elle, elle disait « tu me dis la quantité ». Sous la table de l'ordinateur, dans tous les papiers, tu trouveras le petit cahier que tu m'avais offert en Italie, celui avec un hérisson je crois, tu avais pris la châtaigne ou le contraire. Dedans, tu trouveras des phrases que j'avais notées. Mon papa adoré, mon papa chocolaté. Le truc sur Zorro. Moi j'ai déjà grandi. Nonor aussi ! Un, deux, trois, plout ! Tu me mets un positoire ? On va au spectacle. Un petit sourire ! Ça cacure ! (Ou : ça cacre ?) Que tu fais, maman ? (Ou : que quu fais ?) Les pourquoi commencent ! Moi je aime !

Christine et Valérie sont dans le salon, Léonore vient me voir en riant. – J'ai vu les mamans! – Qu'est-ce qu'elles font? – Elles parlent! La bille, la grande fille, je m'habille, prononcé : la bir, la fir... C'est pas grave! Moi je me marierai avec François quand je serai grande. Eh bien moi j'ai pas envie. C'est rigolo. Papa, bois ton cocabulaire. Tu sais, Renard, moi je connais un petit chien... Maman je te fais un cadeau, c'est un livre, c'est moi qui l'ai écrit, il s'appelle *Maman, toujours, Maman tout le temps*. Léonore et moi, seuls à table le soir, on attend le retour de Christine, de Bordeaux. Léonore: Ah! quel bonheur.

Est-ce que tu te souviens que pendant des années, tous les soirs pour que tu t'endormes, je t'ai lu des contes? Rapunsell, Rapunsell, laisse tomber tes cheveux. Quelle folie! Le Verseau recherche les liens du cœur sans les passions. N'est-ce pas? Tu me manques. À quoi pourrais-je me raccrocher maintenant? T'aider? Je repense à ta théorie du sacrifice, elle est plausible. Quelque chose me chiffonne cependant. Tu sais à quoi ça me fait penser? Une mère qui élève son enfant. Elle le protège tout en lui donnant les moyens de s'épanouir. Une fois la tâche accomplie, elle s'efface. Elle le regarde partir et vivre sa vie, dans un mélange de bonheur et de

tristesse. Il y a de ça à première vue. Sauf que je ne suis pas une mère ni toi mon enfant. On a été un couple, aux rapports difficiles, parfois, mais d'égalité, d'échange, de réciprocité. Ton merci, je peux te le renvoyer.

Virginia Woolf : c'est à sa santé fragile, qui lui interdit des études et une vie « normale », qu'elle doit son œuvre féconde et poétique. L'éducation que lui donna son père fut remarquable. *La Traversée des apparences*, son premier roman, marque bien le dépassement propre aux Verseau. Arthur Rubinstein, l'un des plus grands pianistes de notre temps : contrairement à ses apparences désinvoltes et ludiques, le Verseau est capable d'une très grande concentration et montre, lorsque son activité lui plaît, une opiniâtreté perfectionniste et à toute épreuve.

« Tu es la plus belle femme. – Du magasin? – Non, la plus belle femme. » Prends les phrases de Léonore. Ça caque! (Ou : ça cacre?) Que tu fais, maman? (Ou : que quu fais?)

Je fais des rêves horribles. Sinon, on était beau. C'était carnaval. On était habillé de soieries, on portait des pantalons bouffants, moi doré et toi cramoisi. Je me suis levé. La vermine entra en masse dans la maison de Pharaon, dans la maison de ses serviteurs et dans tout le pays.

Le pays était infesté de vermine. Lorsque la tentation devenait indomptable, elle demandait pour la combattre à se laver les parties avec de l'eau froide. On n'a pas tardé à remarquer que toutes les éponges étaient trouées par le passage des doigts, le lavage n'était qu'un prétexte. Pour les suggestions, j'arrête là, tu t'es toujours débrouillée seule, c'est idiot. Je préfère te parler de moi.

Mercredi soir, après la fête d'anniversaire de Léonore, quelque chose me troublait. De façon sous-jacente. Toi qui es toujours la première à avoir besoin qu'on te conduise ici ou là, tu semblais indécise quant à un lift pour l'aéroport. Tu attends la réponse de Mayen, c'est tout, que je suis bête ! C'était ça non ? C'est un petit voyage à deux à Paris avec lui qui était prévu et il n'était pas sûr de pouvoir se libérer. Quand je t'ai demandé « et Mayen ? », tu m'as répondu « ce n'est pas viable ». Ça veut dire quoi ? Son âge ? Sa femme ? Sa main ?

Contrairement à une relation parent-enfant, ou sacrifié-épanoui, je crois que tu ne cesseras pas d'avoir besoin du regard de quelqu'un sur toi. Sur ce que tu fais. Dont la nature sera différente, simplement. Ton texte m'a ému, Christine. Ton écriture est tellement incroyable.

« La dernière fois, c'était il y a six mois, et

avec préservatif, alors ne t'inquiète pas. » Je ne suis plus le lecteur idéal, tout simplement. Pourquoi m'as-tu donné ça à lire ? J'essaie. Tu me crois en métal ? Quelle idée te fais-tu de moi ? « Mon lecteur depuis toujours », tu t'arrêtes là. Je lis ça, et à une heure du matin, tu me téléphones. Pour avoir mon avis. D'une fête chez des amis. En plus. Dans la chambre, dont tu as fermé la porte, mais quand même, la musique est forte. Tu me demandes de parler plus fort. « Ça ne marche pas. » « Tu n'y es pas. » « Je ne suis pas le lecteur idéal, je crois. » Tu n'as pas l'air blessée, je me dis « malgré tout, elle a encore confiance en moi. »

[J'ai quitté la fête, tout de suite après, j'ai voulu rentrer.]

... une p'tite histoire... une minuscule histoire. Où il est papa-maman ? Pourquoi ça te plaît d'être grande ? Parce que c'est la vie ! Le cacà c'est le papa du pipi. Moi aussi, je voudrais aller au bal danser.

Trois heures du matin, encore une nuit sans dormir. Moi aussi j'ai mes fantasmes, par goût du pire, pour me blinder ou pour m'exciter ? Sans que je puisse rien y faire, je te vois draguée par un mec, dans une soirée, il te raccompagne chez toi, tu l'invites à monter, ou qui danse avec

toi, ou un littéraire épris de ton style qui discute sur un canapé chez toi. Je te vois montrer des pages nouvelles révélant à quelqu'un que tu penses à lui, et de quelle façon, je te vois croiser des mains, des doigts, les passer dans des cheveux, je vois d'autres mains se glisser sous tes T-shirts, tes pulls, empoigner tes seins qui bandent, en faire rouler la pointe. Là tu dis « arrête, pas ici, viens dans la chambre », je te vois branler des queues, masser des couilles, rire avec un mec qui bande, dire des mots crus, je vois des bites chercher ton trou mouillé, tes hanches qui ondulent, je vois ton cul ouvert, ta bouche en manger une autre, des doigts te fouiller, ton clitoris s'écraser, des rythmes s'accélérer, des queues jouir en toi en longues saccades. Pire encore, je te vois être bien après, détendue, amoureuse, peut-être aimante, ne penser qu'à celui qui est là, en revouloir, recommencer. Je passe les détails. Voilà mes nuits.

De tout ton corps, ce que j'aurais envie d'en dire de façon générale, c'est la grâce, et donc les mouvements, c'est gracieux. Ta poitrine est gracieuse, tes hanches sont gracieuses, tes bras...

La deuxième chose, sur l'ensemble de ton corps, c'est la trace de l'enfance. Tes mains par exemple. Est-ce les ongles courts ? Je ne sais pas.

On a envie de parler de petites patounes quand on pense à tes mains. Difficile d'expliquer... ça m'évoque... si, il y a encore un adjectif, tendre. Tu as des mains très tendres. C'est tendre les mains d'un enfant. Pas potelées, non, sèches, déliées, comme tout le reste. Je ne sais pas moi comment dire qu'une main est belle, c'est évident.

L'émotion que j'ai à voir la peau de tes mains si fragile. Quand je vois tes mains, mais uniquement tes mains, je pense à quand tu seras vieille. C'est une émotion terrible. On rentre dans du subjectif, là, d'accord. La force d'aimer le corps vieilli de la femme qu'on aime. La force que ce doit être. De ne connaître ni le rejet ni le dégoût, rien de négatif. D'aimer la marque du temps sur la femme avec qui on l'a passé justement. Ça, c'est... Quand je vois tes mains, que, à cause de la position et de l'éclairage, le côté sec apparaît, j'entrevois leur évolution. Dans trente ans leur état, ça me submerge d'émotion. J'ai trouvé une annonce pour toi. Architecte vénitien, j'ai quarante-huit ans, suis longiligne, de physique agréable, grand amoureux de Paris. Et une autre. Très libre, divorcé sans enfant, je pense que la vie sans le sourire d'une femme, est bien terne. Une autre. De profession libérale, je vais à Drouot deux fois par semaine... « Un

moment j'ai pensé que vous m'aviez trouvé dans l'annuaire des polytechniciens. Non, non, les pages jaunes. Ce n'est pas si compliqué, vous voyez. Je voulais faire écho à votre message. Si gentil d'avoir acheté mon livre, et si vite, si gentil, et si vite. J'y ai été sensible. Très heureux que vous m'ayez fait signe. » Il y aura un grand cri dans tout le pays d'Égypte, tel qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura jamais plus.

Non, il n'y aura pas de cri. Je serai là. Léonore m'a dit « alors papa, c'est peut-être pour toute la vie que tu vas rester ici dans ton petit appartement, jusqu'à ta mort? » J'ai répondu oui, peut-être. Ça m'a fait mal au cœur. Elle m'a fait mal au cœur, tu sais, Léonore. *Ah, ah. You still say the same things. And there is another thing about you that is not changed at all – your beautiful voice – your beautiful way of speaking.* Je dis toujours les mêmes choses et je sais que tu aimes ma voix. Tu m'as dit hier « peut-être qu'on se retrouvera, qu'est-ce qu'on en sait? Peut-être qu'un jour, on revivra ensemble. » Tu sais bien que non. Pourquoi tu me dis des trucs comme ça?

Dieu ouvre un passage à travers la mer. J'ai trouvé, alors là! pour le coup une annonce pour toi. J'aimerais une rencontre qui se transforme en relation sans rapport de forces. Tenant à

mon équilibre physique et mental, on me dit intelligent et sportif. Je souhaite qu'elle ait comme moi humour et sens de la dérision. J'ai beaucoup aimé *Arrêtez, arrêtons, arrête.* Les facettes multiples et la rigueur, l'absence d'accessoires. C'est peut-être un peu sévère et austère, mais ça vit à fond. La vie déborde de partout, beaucoup plus que dans une narration, si tu l'avais fait entrer dans une narration. Ça va au fond de la vie, mais ça reste la vie. Ça fourmille, les registres fluctuent. La parole prime comme dans la vie, le corps en est le contrepoint.

Vera! he exclaimed. How strange. Really, for a moment I didn't know you. Won't you sit down? You've had lunch? Won't you have some coffee?

Je crois que c'est neuf, qu'il faut du temps (longtemps) pour comprendre, digérer et intégrer sa nouveauté. Tu me dis merci, je te dis bravo, Christine. Je serai toujours un fan, tu sais. Ce que tu fais m'envoûte et me séduit. Je me laisse faire par toi. Trois heures dix, j'arrête, je suis crevé.

She hesitated, but of course she meant to.

« Yes, I'd like some coffee. » And she sat down opposite him.

« You've changed. You've changed very much. »

Dans *Nouvelle Vague*, je tombe sur cette phrase : J'ai détaché mes lèvres. Même nuit, quatre heures du matin, je ne dors toujours pas, j'écris à la lueur des réverbères pour ne pas réveiller Léonore, ça tremble un peu sur la feuille. Encore une conversation pas terrible au téléphone. À cause de moi, de toi ? Toujours ce refrain que je ne prends pas mes responsabilités dans cette situation. Tu sais bien que si. Mais je ne vois pas comment, par quel miracle de logique intellectuelle et raisonnement docile, je ne devrais pas en souffrir, accepter la séparation définitive, paisiblement, parce que j'en suis le point de départ. Une séparation provisoire, d'accord, là, c'est moi, n'est pas la même chose qu'un état permanent. Permanent, tu le sais bien. Même si tu te racontes parfois des histoires. *You look so well. I've never seen you look so well before.* Il y a un autre élément. Aussi important, aussi objectif, dans l'appréciation de ta beauté. C'est la couleur. Tu as une magnifique couleur de peau. Bien sûr elle n'est pas rouge, pas trop blanche, elle n'a pas de tache, pas de plaque quand elle bronze, par endroits. On n'oublie jamais que c'est de la peau, quand tu bronzes. Jamais on ne confond avec une croûte de pain ou du café. Et l'harmonie que ça crée avec tes yeux et tes cheveux.

« *You look so well. I've never seen you look so well before. – Really?* » *She raised her veil and unbuttoned her high fur collar. « I don't feel very well. I can't bear this weather, you know. – You hate the cold... » He tapped on the table for the waitress. « Please bring some coffee and cream. » To her: « You are sure you won't eat anything? Some fruit, perhaps. The fruit here is very good. – No, thanks. Nothing. »*

Toutes ces histoires de rester proches, oui bien sûr, mais il faut quand même être lucide. C'est trop ambitieux pour m'intégrer, ce que tu veux. Tu te veux écrivain, mais plus comme dans *L'usage de la vie*, incomplète, partielle. Tu te veux écrivain avec un corps, un sexe, une vraie vie. Tu as compris que les deux étaient accessibles, potentiellement du moins, en théorie du moins. Que tu n'étais pas « condamnée » à moi (n'y vois pas un désir d'autodévaluation). Nous étions des enfants, trop longtemps. Écrire en adulte, tu le fais déjà et depuis longtemps, mais tu veux jouir en adulte, désirer en adulte. « Il se lève. Va sur l'autre canapé. Il a l'air sévère. Comme si j'avais fait une bêtise, j'aurais vraiment dû attendre mercredi. Il semble en colère contre moi. On avait mercredi ce long rendez-vous de travail, on aurait eu tout le temps mercredi, il fallait me laisser venir. » Tu

ne veux plus d'une vie timorée. Pour des raisons complexes ça n'est plus possible avec moi. À Nice c'est la peur et le désarroi qui t'ont fait revenir. Ce n'est plus le cas. « Il serait venu. J'aurais dû laisser faire. Vous croyez que je n'y pense pas, moi ? Et moi, vous croyez que je n'y pense pas ? » Qu'as-tu à crier vers moi ? Qu'on se mette en route ! Lève ton bâton, étends la main sur la mer, fends-la : et qu'ils pénètrent au milieu de la mer à pied sec. « Il a quelques kilos à perdre, c'est vrai. Il est intelligent, il a de l'allure. Il a quelque chose qui me plaît, c'est sûr. Il est vendeur d'armes comme Rimbaud. Sa petite fille jouerait avec Léonore. Lui apprendrait à faire la roue sur la plage. [...] Bonjour, c'est Laurent Héraux. Pour me situer un peu, le sous-marinier, l'homme de Valparaiso. Votre livre est sorti le 27. Je l'ai lu ce week-end. J'y ai trouvé des choses à la fois très personnelles et excessivement contemporaines. Une écriture excessivement moderne. Je me permets de vous appeler, j'ai cherché votre numéro dans le minitel. Je vous souhaite une bonne rentrée, bonne chance pour ce livre, et dans l'immédiat une très bonne soirée. À très bientôt. »

Je repense comme toujours dans les nuits aux choses qui font mal. Ça donne forcément à ma lettre un côté plus désespéré et torturé qu'en

réalité, le jour. Je m'en fiche, c'est une lettre. Je pense à Mayen. Pourquoi pas viable ? Son âge n'a pas l'air de te déranger pour l'instant, sinon tu n'aurais pas eu la séduction initiale. Sa femme n'a pas l'air un obstacle bien terrible, ni pour toi, ni pour lui. Sa main, mon Dieu, je sais ton exigence d'intégrité, mais après tout c'est une sensation neuve. Ça doit permettre d'aller plus loin, plus profond en compensation. Alors c'est quoi ? Est-ce de lui dont tu dis « je fais peur, les gens hésitent à s'approcher ». Il a peur ? C'est ça ? De ta radicalité ? Que tu exiges trop vite qu'il plaque tout pour toi ? Que tu le bouffes ? L'utilises ? Bof, je n'y crois pas trop. Il a pourtant tout ce que tu recherches, vite trouvé en fait. Durassien, même au physique : les yeux, la voix, le geste dans les cheveux, admirateur de ton écriture, pas rival pour autant, le jeu et la distance, une réputation de séducteur, il a tout pour te plaire. Je serai calme quand je te rencontrerai, un jour, avec un mec, où même quand tu m'en parleras pour la première fois. J'espère. On n'a pas le droit de tuer même un seul. Je n'en aurai pas envie (même pas couper les couilles), non, je suis trop rationnel, trop viscéralement convaincu que supprimer l'objet n'abolit pas le désir. Bon, vivement que le jour se lève.

Moïse étendit la main sur la mer. Le Seigneur refoula la mer toute la nuit par un vent d'est puissant et il mit la mer à sec. Les eaux se fendirent et les fils d'Israël pénétrèrent au milieu de la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche.

Il m'arrivera sans doute de me masturber. Pour ces pratiques solitaires, quel manque d'enthousiasme, sauf si tu es ma muse! Tu es belle bronzée et pas bronzée, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, justement. La couleur de ta poitrine aussi. Je pense à l'aréole et aux bouts. Ils ne sont pas roses mais bistres, foncés, avec une pointe de violet dedans. C'est très beau. Il y a une harmonie de la tête aux pieds. Tu vas encore me dire « comme tout le monde ». Oui, c'est vrai, comme tout le monde. Mais il y a des harmonies plus ou moins belles. Une harmonie en rose ce n'est pas classe. Une harmonie comme toi, en brun, ça a beaucoup d'allure. Une harmonie en noir aussi a beaucoup d'allure mais ce n'est pas très appétissant.

Alors, d'après ton coup de fil de ce midi (jeudi 26) il semblerait que je sois complètement à côté de la plaque avec mes spéculations délirantes et insomniaques... Ne m'en veux pas, les nuits sont dures.

C'était bien la discussion avant ton avion. Je dis « bien »... il n'y en avait pas un pour racher l'autre. Ça me fait quoi ton désarroi? Je croyais que ça provoquerait un mélange de satisfaction, de revanche et de tendresse. Mais non. Je vois à quel point c'est dur pour toi. Qu'avec mes fantasmes nocturnes, je me fais des petites violences, anodines par rapport à la douleur pour toi. Je pensais :

Soit que baiser avec un ou des mecs t'apporterait plus de plaisir immédiat, de satisfaction sensuelle, sexuelle, de confiance en ton corps, en ta séduction. Je ne veux pas dire que ça n'est pas le cas. Mais les aspects négatifs sont plus forts. Quoi? Tu les fais fuir en hurlant? Toujours cette peur que tu inspires. Par ton exigence, ton impatience? Le refus qu'ils ont de s'abandonner comme s'ils allaient se perdre? Refus de s'engager aussi, si vite, tu dois entendre des phrases du genre « laisse le temps », « donne du temps », « laisse-moi le temps », « attendons, voyons ». Ça ne doit pas te plaire.

Peut-être je ne devrais pas écrire tout ça.

Soit ça n'a rien à voir et j'ai l'air d'un con ridicule, soit ce n'est pas trop éloigné et je te fais mal. Mais il faut bien si je t'écris...

Quoi qu'il en soit, je suis surpris, quand même, un peu, de l'état dans lequel tu es. Je pensais que la liberté, avec ses inconvénients, ses peurs et ses douleurs, te plairait plus. Je suis peiné pour toi, vraiment. Je t'écris dans ma chambre, ce soir. J'ai envie d'être là si le téléphone sonne. En même temps, minuit bientôt, je sais que je vais sortir, aller dans un bar ou un club, boire un verre, rencontrer des gens.

Je serai là quand tu auras besoin de moi, mais sans dépendre, ce qui était le cas avant.

Je note ceci avant de sortir. L'hiver : la saison du Verseau qui naît, dans nos pays, sous la neige, et ne voit guère les rayons du soleil pendant les premiers mois de sa vie.

Et ceci : *Do you remember that first afternoon we spent together at Kew Gardens? You were so surprised because I did not know the name of any flowers.*

Et encore : *Et Dieu créa la femme, Barbarella, Le Repos du guerrier...* Les films de Roger Vadim illustrent bien la quête du Verseau à la recherche de la femme idéale.

« L'amour se mesure à ce qu'on est capable de lui sacrifier. Si c'est Muriel ce n'est pas grand-chose... (Rires). »

Ce qui manque : ton regard quand il

m'aimait. Les mots d'amour : minou, mon Claude. Ton corps. Tes mains.

« You remember that afternoon? – Oh, yes, very well. » [...] But now, as he spoke, that memory faded. His was the truer. Yes, it had been a wonderful afternoon, full of geranium and marigold and verbena, and warm sunshine. Her thoughts lingered over the last two words as though she sang them.

Rencontrer des gens, bof, curieusement, je n'ai pas envie d'en parler. Faudra-t-il te dire où j'en suis, ce que je fais, avec qui? La vérité? Nue, modifiée, inventée? Le flou? Je ne sais pas, au coup par coup on verra, comme on fait depuis le début de tout ça.

Ce soir tout est flou. Reste que je pense à toi constamment et que ce café de l'aéroport était un moment fort.

J'ai été très amoureux de toi. Je repense à Mayen (excuse-moi!). Il y a quelque chose d'évident, de tellement évident qu'on n'en a pas parlé : le risque que tout ce qui se passe se retrouve sur la place publique, avec la manière impitoyable qui est la tienne, impitoyable ne veut pas dire méchante, mais dire ce que tu veux comme tu veux. « L'écriture n'exige pas la pitié. » C'est ce qu'ils craignent. C'est de ça qu'il a peur Mayen.

Qui accepterait de se voir exposé ainsi aux yeux des amis, famille, femmes, enfants, collègues, notables ? Même sous des aspects valorisants (amour, gentillesse, bête sexuelle, sauveur) si c'est moins reluisant a fortiori (lâcheté, indécision...)?

Une anecdote. Il te parle de Pivot. Au Chili, à Valparaiso. Coluche se retire en pleine gloire, à trente-six ans, sur une île des Caraïbes, puis se présente aux élections présidentielles, illustrant cette nature imprévisible. « Alors là, il faut que je vous raconte une anecdote. J'ai dîné avec Pivot un soir à Valparaiso. » Mon corps se contracte à la pensée d'un autre. Là, encore, l'impuissance. Mieux : si je t'aime, je dois aimer cette pensée puisque c'est toi. Oh ! la première lettre de Mayen « vous avez effectivement des yeux très noirs », et toi frétilante, émoustillée, tu me faisais lui porter les uns après les autres tous tes textes fraîchement sortis de l'imprimante. Éclatante démonstration pratique de ta théorie : tu écris pour séduire. T'aimer assez pour te voir heureuse. Masochisme ? Autodestruction ? Non, chemin d'amour. Je n'arrête pas avec Mayen, je sais, alors que peut-être... mais c'est pratique d'en avoir un là sous la main. Je le connais, je connais sa tête. Alors que Valparaiso, Toulouse...

Delphine Seyrig dans *Peau d'Âne*. Cette grande comédienne a l'allure de fée qu'ont souvent les femmes du Verseau : ce sont des magiciennes à la fois triomphantes et fragiles.

Mon abandon dans ton écriture. Par amour ça ne veut rien dire. Masochisme, absence de sens moral, perte de la dignité ? Tu sais ce que j'en fais. Mégalomanie pervertie ? Déficience en caractère et force d'âme compensée par procuration ? Peut-être, pas suffisant, cherchons encore.

Les peintres et graveurs du Moyen Âge représentaient souvent l'orgueil sous la forme d'une femme chevauchant un lion, un sceptre à la main et la tête coiffée d'ailes de chauve-souris. Chacun pouvait y lire clairement le même message : mû par une ambition démesurée (le lion), assoiffé de pouvoir (le sceptre), l'être aveuglé par sa propre lumière subirait les tourments de l'Enfer (les ailes de la chauve-souris).

Ça me plaît, ça me rend fort et fier, mon abandon dans ton écriture. J'emmerde les autres, oui. Je crois que c'est ça. Être à ta disposition, là ma force s'épanouit. C'est du triomphe pur. C'est loin, très, très loin du misérabilisme. Christine veut s'en servir ? Mais

comment donc ! Allez, vas-y. Vas-y, reine, vas-y magicienne.

Ça me fait violence ceci dit, c'est vrai, l'eau glacée brutalise le métal brûlant qu'on y trempe. Il en sort indestructible. S'il ne casse pas... Je n'ai pas encore cassé, tu vois. Des premières pages où j'ai pu lire des choses difficiles, parfois insoutenables (sur ton père, d'autres mecs ou moi, tu as commencé avec « je mouille » et ce n'était pas pour moi) jusqu'à *Sujet Angot* où je lis comment on te voit, d'autres mecs, tes rapports avec eux, tout ça en plein jour, je ne casse pas. Ça m'exalte, c'est jouissif. Le lecteur rate sa vie, alors il cherche à la rattraper en lisant. Pas n'importe quoi donc. Du fort, du violent, du sexuel, du cru, si possible quasi biographique. Le lecteur a besoin d'un mur le plus fin possible entre réalité et fiction lui aussi, si ça doit faire sa vie. Les seules choses vraies de ma vie sont celles que tu as écrites et que tu écriras. *I wish, he said, in a low, troubled voice, I wish that I had taken poison and were about to die - here now!* Ça fait quoi, une quinzaine de jours que je t'écris ? Le ton n'est plus le même. Les pleurs ont cessé, je ne suis plus aussi désespéré.

[Léonore vient de rentrer. Elle me demande de lui lire ce que j'ai écrit aujourd'hui. *Sujet Angot*, elle adore ce titre qu'elle trouve très rigolo. Je commence par quelques phrases, qui vont lui plaire, je le sais. Puis quand elle part dans sa chambre je reprends au début. Je commence par : Moi ma vie, c'est le caca et les jouets. La vie c'est la joie et le bonheur. Biensûrément. Léonore (née le 9 juillet) lisant ma date de naissance sur un calendrier (28 juillet) : il n'a pas de chance mon papa d'être tout en bas ! Au revoir à la fenêtre. Je suis en chaleur ! Non, on dit en chaleur pour les animaux, quand ils veulent avoir des bébés. Mais j'en veux, moi, des bébés !

Puis je reprends au début. Cinq heures trente du matin, encore une nuit courte. Cinq heures trente du matin. Je profite de cette lettre pour te dire quelque chose : Fais bien attention à ton corps et à ta santé, Christine. Ne crois personne, jamais, même si on te dit « je n'ai jamais..., j'ai toujours... » J'espère que tu sais que les maladies sont transmissibles non seulement lors de l'éjaculation mais par la simple pénétration. Pardon d'être si cru, mais je voulais te le dire depuis longtemps. Bon, je vais essayer de me rendormir un peu...]

Le ton n'est plus le même. Les pleurs ont

cessé, je ne suis plus aussi désespéré. L'exaltation est tombée, j'en suis réduit à l'endurance. Subir sans s'accommoder, persister sans s'aguerrir : toujours éperdu, jamais découragé. Je suis une poupée Daruma, un poussah sans jambes auquel on donne des chiquenaudes incessantes, qui, assuré par une quille intérieure, finalement reprend son aplomb. Mais quelle est ma quille ? La force de l'amour ? C'est ce que dit un poème populaire qui accompagne ces poupées japonaises :

*Telle est la vie
Tomber sept fois
Et se relever huit.*

Plusieurs raisons : l'habitude, déjà. Le temps, ma nouvelle vie s'avance, elle me fait moins peur. Ensuite, l'appart rue Ranchain, j'ai vraiment eu de la chance, il est très agréable. Sur-tout après trois mois ici, un peu rudes tout de même. Y emménager me fait plaisir. Ensuite, la forme que prend notre relation, le dialogue qui se renoue. J'arrive à t'envisager sans moi, et même avec d'autres. J'arrive à parler de tout ça sans être ratiboisé. Tout cela explique le ton plus léger, plus serein. Ce n'est sûrement pas définitif, il y aura sûrement d'autres étapes, mais ça va mieux. Ensuite, ce bel article. Le roman de Christine Angot, *Les autres*, serait

déjà magnifique de solitude si on oubliait sa lucidité. L'abîme où elle traque la vérité des êtres va au-delà du désert de l'amour. Dans un monde où chacun se doit de penser et de jouir pareillement, ces dérisoires stratégies pour se croire le personnage unique d'un scénario original ne sauvent plus la liberté individuelle. Christine Angot nous refuse ce refuge où l'on se replie, étanche à toute compromission, seul sans doute mais précieux, inféodé au précepte orgueilleux du « moi, je ne peux b... que comme ça ». Elle supprime le sentiment d'exclusion qui rend la perversion si réconfortante. Elle nous pousse dans nos derniers retranchements, nous déloge du ventre, nous arrache du sein, nous vrille dans les reins la seule évidence que nous ne voulons pas entendre sous peine d'anéantissement : vous êtes des milliers et des milliers, tous semblables, à vous contempler. La douleur s'estompe. J'évite certaines chansons, Brel, Ferré. *Ne me quitte pas* n'a jamais fait revenir personne. Tu as un caractère et une personnalité exceptionnels. Ce n'est pas un point de vue subjectif. Il y a dix ans, j'étais le seul à le dire. Plus maintenant.

Il y a deux trucs qui me viennent comme ça, tout de suite. Le vampirisme et puis la capacité à

s'enthousiasmer, plus que ça, s'exciter quand tu rencontres une personne nouvelle qui te plaît. Marie, mais aussi, Gérard, Frédéric, Charlotte, Alexandra. Un autre truc, qui me vient à l'esprit, la désinvolture. Tu as un comportement paradoxal avec les gens, toujours. Très très intense, à l'écoute, sincère. En même temps, désinvolté. Une désinvolture, non par un caractère désinvolté. Mais par ce que tu attends des gens. Tu attends des choses. Tu as une attente. Et ils ont intérêt à t'apporter quelque chose sinon tu arrêtes tout de suite. [C'est vrai.] Tu apportes aussi, eux, pas forcément de leur plein gré, pas forcément volontairement. [Tu veux dire que je demande?] Non, tu prends. Cet ange du célèbre peintre Pinturicchio symbolise l'attitude du Verseau dans la vie : tourné vers les êtres, à l'écoute du monde et attentif, il semble montrer les deux doigts de sa main qui représentent la nature de ses liens avec « l'autre ». Celui qui n'aura pas guetté sa victime (puisque c'est Dieu qui l'aura mise sous sa main) je fixerai un lieu où il pourra fuir. Que ça doive durer deux jours ou beaucoup plus longtemps, au début, pour tout le monde, c'est le même degré d'excitation, c'est marrant. Ça commence pareil. Extérieurement, ce que j'en vois. Ado, très ado. Adolescent. Ta mère m'en parlait. Les copines

dont tu lui parlais étaient géniales, sublimes, il fallait être d'accord, tout de suite, tout le monde.

Chez tous tu prends. Ceux chez qui tu ne fais que prendre, ceux avec qui il se passe autre chose. Chez tous tu prends.

C'est incroyable. La capacité à se donner, à se lancer, à fond, ne s'émousse pas. On a l'impression que le temps n'a pas de prise sur toi. Que tu resteras toujours une adolescente, enthousiaste, joyeuse, entière, fraîche. Naïve, et mûre, c'est-à-dire des paradoxes, une fois de plus. Que tu n'essayes pas de résoudre. Je ne dirais pas que tu les cultives. Mais tu es contente. On prend l'orgueil pour un synonyme de fierté. J'ai toujours eu une réaction ambivalente, moi qui ne suis pas comme ça. Pas du tout. L'une : te regarder agir, un peu détaché. Adulte avec un adolescent. Pas paternel. Pas supérieur. À côté. Je ne te suivais pas, n'en avais pas envie. En même temps, je bénéficiais des retombées. Les gens avec qui tu avais ces relations (Alexandra...). Les relations s'établissaient à travers toi. Tu en étais la raison, ce qui nous unissait. Celle dont nous avions envie de parler. Dont les péripéties nous occupaient.

J'ai une autre réaction, bien sûr. Moins distante, d'admiration... je suis épaté, je suis

émervillé. Être ouverte aux autres. Quelles que soient la durée et tes arrière-pensées ce n'est pas grave. Tu es avec, intense, le temps que ça dure. Ça ne m'est jamais arrivé, je n'en suis pas capable. Ça m'épate d'autant plus que tu es la seule à comprendre certaines choses. Tu établis des liens, tu fais des connexions. Entre des propos, des événements, toutes sortes de choses. Tu les fais apparaître, ils deviennent évidents. Ça se voit, ce n'est pas une construction intellectuelle, ce ne sont pas des raisonnements. Que des faits, aucune théorie. Comme ton écriture. Tu dis « regardez ça et puis regardez ça ». Regarder, écouter... les verbes peuvent changer. Vous ne trouvez pas que...? Ce que tu montres alors, sans théorie rien, ouvre des possibilités inouïes, très fortes. D'un type réflexif, théorique, oui. Tu comprends ce que je veux dire? [Oui.] Tu trouves ça juste? [Oui.] L'écriture c'est exactement pareil. L'opposition entre intelligent et intellectuel c'est ça, intelligent ça n'est pas cérébral mais charnel. Quand je pense à toi, en bloc, l'écriture, la personne, tout, je pense à des fruits grecs. Je m'explique.

Je pense à des figues. Je pense à des abricots, succulents. Ce qui me fait penser à tes seins. Ce côté très physique, très charnel de ce que tu dis. Pour te donner un exemple, par charnel, phy-

sique et fruits, je pense à *Vu du ciel*, une phrase comme « il ne savait plus où cacher sa grosse queue, sauf peut-être dans un corps d'enfant ». Pour moi c'est comme un fruit, ça. [Une banane?] Non, un fruit grec. À cause de la philosophie, il y a de la philosophie, grecque, qui part du concret, des petits détails.

Tu ne livreras pas à d'autres tes fruits mûrs et la coulée de ton pressoir. Tu me donneras le premier-né de tes fils. Tu feras de même pour ton bœuf et pour tes moutons : il restera sept jours avec sa mère. Le huitième jour, tu me le donneras.

Before I met you, he said, I had never spoken of myself to anybody.

Comme dans ses précédents livres, Christine Angot dévoile le plus intime, choisit de révéler l'indicible, le non-dit, l'horreur violemment cachée, et de plonger son lecteur au plus profond de la honte. Avec une différence : comme le titre le souligne, il s'agit de repérer chez les autres ce que l'on a depuis longtemps détecté chez soi.

La représentation du sujet disparut à la Renaissance. La peinture l'absorba. On put lire l'orgueil alors dans des portraits de princes ou de bourgeois, dans leurs regards, sur leurs traits. On put aussi en voir les signes dans l'auto-

portrait de certains peintres toisant du haut de leur génie supposé le spectateur impressionné. L'époque moderne débutait.

Je te donnerai ces pages quand tu rentreras lundi ou mardi. Je ne suis pas sûr qu'il y en aura d'autres après. Je n'écris que pendant des périodes brèves et rares de ma vie. J'espère que certains passages ne t'auront pas trop énervée, j'ai confiance. Cette fois, je me recouche pour de bon.

Tu termineras ta lecture par ces mots : mon amour pour toi. Mais ça ne regarde que moi. Claude.

« Yes, I'd like some coffee. » And she sat down opposite him.

« You've changed. You've changed very much, he said, staring at her with that eager, lighted look. You look so well. I've never seen you look so well before. »

Les citations de Gertrude Stein sont extraites de l'ouvrage intitulé *Autobiographie d'Alice Toklas*, traduction de Bernard Faÿ, 1934, Gallimard, collection l'Imaginaire, n° 53.

*Achévé d'imprimer en février 2000
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13
Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. 219. —
Dépôt légal : août 1999.

Imprimé en France